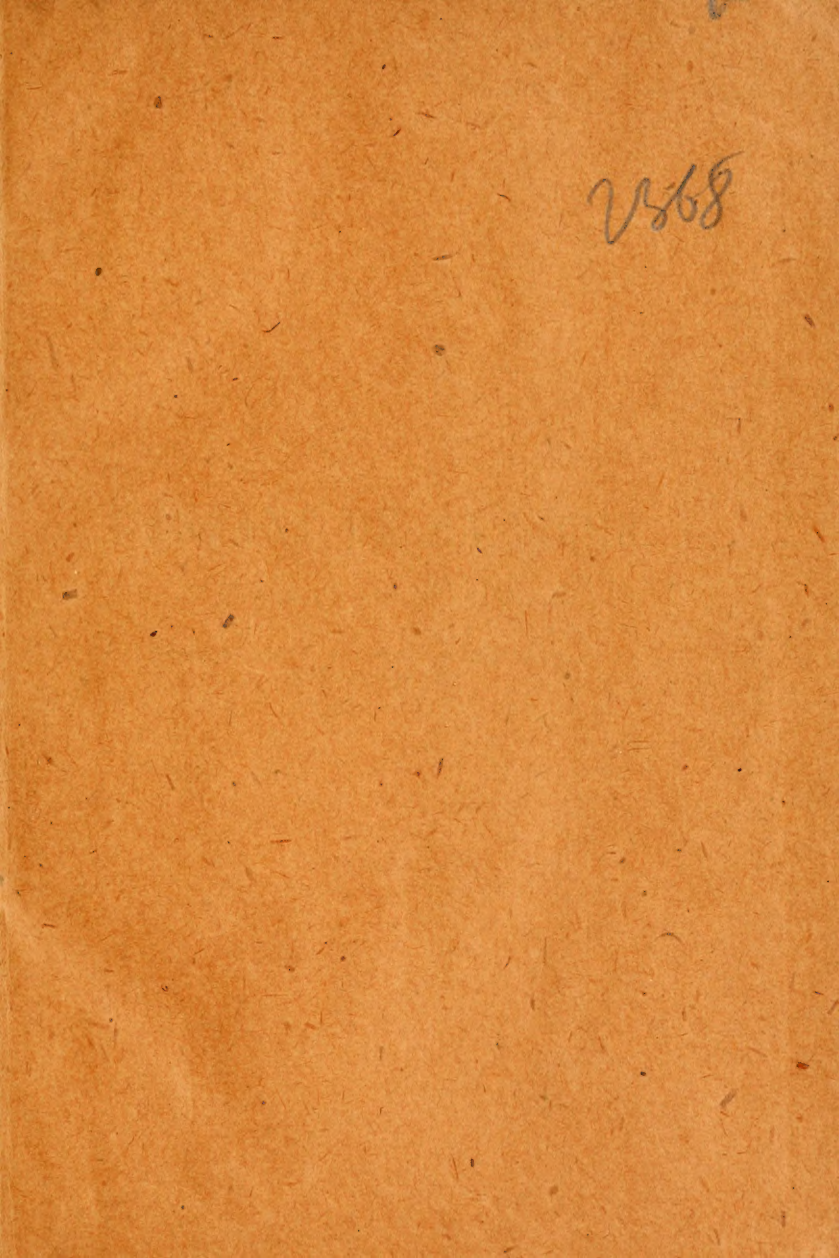


L'ENFANT DE MA SŒUR

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois au *Théâtre Déjazet*,
le 12 novembre 1908.

PIÈCES D'ANDRÉ MOUÉZY-EON

Tire-au-Flanc, pièce en trois actes (Déjazet).
Le Major Ipéca, pièce en trois actes (Cluny).
Monsieur Popote, opérette en un acte (Th. Grévin).
Psychologie, comédie en un acte (Cluny).
Le Rêve d'Anaïk, comédie en un acte (Cluny).
Ton Coq et ma Poule, comédie en un acte (Cluny).
Un Cordon à la patte, comédie en un acte (Cluny).
Célérité-discrétion, comédie en un acte (Déjazet).
Il? ou elle? comédie en un acte (Déjazet).
L'Enfant de ma Sœur, pièce en trois actes (Déjazet).
Les Nuits du Hampton-club, drame en trois tableaux (Grand-Guignol).
Panachot, gendarme, comédie en 3 actes (Palais-Royal).
Monsieur Zéro, vaudeville en trois actes (Palais-Royal).

ANDRÉ MOUËZY-EON & ROBERT FRANCHEVILLE

L'Enfant de ma Sœur

PIÈCE EN TROIS ACTES



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
Devant le Théâtre-Français

1909

PERSONNAGES

PREMIER NAPOLÉON	MM.	ARMAND MORINS.
ACHILLE GABARROU		MAX-ANDRÉ.
MACON-PARTHENAY		VILDOR.
VALÉRIEN DAVAIRNE		M. VINOT.
JOBARD		G. LECOMTE.
CAVERLAIN		FRETTEL.
CROBERT		WAGMANN.
TORCY		BRISSAC.
LOCHE		VALLÉE.
BARBOTAN		RENNEVAL.
ADOLPHE		WORMS.
PREMIER ÉTUDIANT		CALOUE.
DEUXIÈME ÉTUDIANT		SAVARIN.
LIQUETTE	Mmes	HÉLÈNE MAIA.
Mme MACON-PARTHENAY		PAULE ROLLE.
RADADA		PAULINE OVIÈS.
BERTHE		DE MASSOL.
ROSALIE		MONTHAL.

Etudiants, Spectateurs, Spectatrices.

A Paris, de nos jours.

L'ENFANT DE MA SŒUR

A André SYLVANE,
A. M.-E. et R. F.

ACTE PREMIER

La taverne Fléchencourt, au Quartier Latin

La salle du premier étage. Au premier plan, portes de cabinets particuliers : à droite le 16, à gauche le 12. Au second plan, droite, escalier descendant au rez de chaussée ; gauche, porte d'entrée. Au fond, à moitié de la scène, le côté droit est fermé par une verrière sur la rue. Buffet, tables et chaises de café.

SCÈNE PREMIÈRE

ADOLPHE, LOCHE.

Au lever du rideau, Loche, type bohême, vêtements légèrement râpés, est assis devant une table. Adolphe, le gérant, entre, portant une bouteille d'absinthe et un verre.

ADOLPHE.

M. Loche, l'absinthe demandée...

LOCHE.

Merci, monsieur Adolphe... Alors, vous faites le service vous-même ?

ADOLPHE.

Je suis bien obligé... Auguste est en grève. L'agence m'a bien promis un remplaçant pour ce matin, mais il est 9 heures et je n'ai pas encore vu le bout de son nez.

LOCHE.

Ça doit vous gêner, en ce moment ?

ADOLPHE.

Je crois bien !... La session des examens est ouverte... et comme nous sommes voisins de la Sorbonne et de l'Ecole de Droit...

LOCHE.

Les candidats rappliquent ici ?...

ADOLPHE.

Et autrement... Toujours avocat ?

LOCHE, mélancolique.

Quand on l'est, c'est pour la vie !...

ADOLPHE.

Sans doute !...

LOCHE.

Oui... avocat... sans causes !...

ADOLPHE.

Ça viendra !...

LOCHE.

Non, ça ne viendra pas... parce qu'il y a plus d'avocats pour les causes que de causes pour les avocats...

ADOLPHE.

Alors, la purée ?...

LOCHE.

Epaisse !

Il remplit presque complètement son verre d'absinthe.

ADOLPHE, *suivant son mouvement.*

Epaisse... Je vois !...

LOCHE.

Pour l'instant, je suis en train de chauffer un jeune crétin qui doit passer prochainement un examen de droit ; mais il n'en fiche pas une datte !

ADOLPHE.

Il sera retoqué.

LOCHE.

Certes !... Je lui ai proposé de passer à sa place...

ADOLPHE.

Ça se peut donc ?...

LOCHE.

Très bien... Tout candidat qui se présente est un être anonyme. On ne le connaît pas personnellement. Il n'a qu'à remettre sa collante...

ADOLPHE.

Sa collante ?

LOCHE.

Sa feuille de convocation... Il répond à l'appel de son nom et... ni vu, ni connu !...

ADOLPHE.

Et pas de danger de se faire pincer ?

LOCHE.

Rarement. Cependant il ne faut qu'un coup... Et alors... un mois à trois mois de prison...

ADOLPHE.

Diable !...

LOCHE.

Vous comprenez que dans ces conditions-là, je ne marche pas sans un peu de galette, et comme mon jeune crétin n'en a pas....

ADOLPHE.

Il n'y a rien de fait ?...

LOCHE.

Tu parles !... Dites donc, monsieur Adolphe, à propos de galette, vous n'auriez pas un louis qui vous gêne ?

ADOLPHE.

Désolé, monsieur Loche, mais...

LOCHE.

Ça va bien... A la vôtre !...

Il boit.

ALOLPHE.

Sans reproche, nous avons déjà un bon petit compte...

LOCHE.

Les bons petits comptes font les bons petits amis...

ADOLPHE, continuant.

Vous avez tapé le patron, tous nos garçons... Il n'y a guère que la caissière...

LOCHE, *se levant d'un bond.*

C'est une idée !... Merci !... (*Montrant son verre.*) Je vous le confie... A tout à l'heure...

Il se dirige vers l'escalier.

NAPOLÉON, *entrant par l'escalier.*

Messieurs, bonjour... (*A Loche.*) Le gérant de la taverne Fléchencourt ?

LOCHE, *montrant Adolphe.*

C'est ce gentilhomme !

Il sort.

SCÈNE II

ADOLPHE, NAPOLÉON.

ADOLPHE.

Vous désirez ?

NAPOLÉON.

Je viens pour la place de garçon.

ADOLPHE.

Ah !... Vous auriez pu vous presser davantage !... Enfin !... Vous êtes au courant du service ?

NAPOLÉON.

Sûr, que je suis au courant !... Je peux même dire que je suis à la coule !...

ADOLPHE.

Alors, gare le coulage !... Où avez-vous servi ?

NAPOLÉON.

Partout.

ADOLPHE.

Vous avez des certificats ?

NAPOLÉON.

Pourquoi faire ?... C'est si facile à fabriquer !... Je me recommande moi-même !

ADOLPHE.

C'est maigre !...

NAPOLÉON.

Vous me jugerez à l'ouvrage. D'abord, je connais tous les métiers.

ADOLPHE.

Vous ?... Où avez-vous appris ?

NAPOLÉON.

Je les connais sans les avoir appris... pour les avoir pratiqués.

ADOLPHE.

Vraiment ?

NAPOLÉON.

Je peux dire que je n'ai jamais repoussé une occasion de m'instruire... on peut m'offrir n'importe quelle place... s'il y a du pognon au bout...

ADOLPHE.

Cependant, l'apprentissage...

NAPOLÉON.

Ça ne sert qu'à faire perdre du temps... Tenez, quand je me suis mis cocher de fiacre...

ADOLPHE.

Ah ! vous avez été ?...

NAPOLÉON.

Six mois... Dans les premiers temps, je ne con-

naissais pas une rue... c'est les clients qui me conduisaient...

ADOLPHE.

Charmant pour eux!...

NAPOLÉON.

Quand je suis entré comme cuisinier chez Léon, je ne réussissais que les œufs à la coque... A présent, je rendrais des points à la « Cuisinière bourgeoise ».

ADOLPHE.

Vous avez dû en faire du propre, au début!...

NAPOLÉON.

On a cru que j'inventais des plats... on m'engueulait bien un peu par-ci par-là!...

ADOLPHE.

Je le pense!...

NAPOLÉON.

Mais c'est rien que ça... Ça entre le métier... Tenez!... Ma première coupe de cheveux...

ADOLPHE.

Vous avez été coiffeur?!...

NAPOLÉON.

Comme tout le monde!... Si vous avez jamais besoin d'être rasé...

ADOLPHE.

Merci!... Je vois ce que vous pouvez faire... Comment vous appelez-vous?

NAPOLÉON.

Premié... m i é... accent aigu.

ADOLPHE.

Votre petit nom?

NAPOLÉON.

Napoléon... Une idée de mes parents... pour que ça fasse : « Napoléon Premié » comme l'autre... Une gloriole, quoi !

ADOLPHE.

Je vous appellerai Louis...

NAPOLÉON.

Second Empire... c'est moins flatteur !...

ADOLPHE.

Possible, mais c'est plus court... Vous connaissez mes conditions ?...

NAPOLÉON.

J'allais vous les demander.

ADOLPHE.

Vous me donnez quarante sous de cautionnement par jour.

NAPOLÉON.

Ah !... C'est moi qui vous paie ?

ADOLPHE.

Avec les pourboires, vous avez encore un joli bénéfice... Les étudiants sont généreux.

NAPOLÉON.

Les commencements de mois... quand la pension rapplique...

ADOLPHE.

Enfin, voilà !... C'est à prendre où à laisser...

NAPOLÉON.

Je prends... parce que nous sommes en juillet et que c'est la morte-saison pour mes autres métiers.

ADOLPHE.

Allez mettre un tablier... Ensuite, vous passerez à la caisse.

NAPOLÉON.

Allonger mes quarante ronds... (En sortant par l'escalier.) Si c'est pas malheureux, qu'au jour d'aujourd'hui, même pour un garçon de café, faut être *capitalisse !*

SCÈNE III

ADOLPHE, TORCY, LIQUETTE, puis NAPOLÉON.

ADOLPHE, seul.

Cet oiseau-là ne me dit rien de bon!... Enfin, pendant la grève !...

TORCY, entrant de gauche avec Liquette. Celle-ci a une toilette estivale très décollettée.

Bonjour, gérant !...

ADOLPHE.

Monsieur Torcy !... Mademoiselle Liquette !... A cette heure !...

LIQUETTE, montrant Torcy.

Il est venu me réveiller, le sans-cœur !

TORCY.

J'avais mes raisons... (A Adolphe.) Figurez-vous que j'ai reçu ma collante... Dans deux heures, je passe ma licence en droit.

ADOLPHE.

Des chances?

TORCY.

Enormes... d'être recalé!... J'ai travaillé un mois...

LIQUETTE.

Les jours où il pleuvait...

ADOLPHE.

Nous avons eu un temps superbe.

TORCY.

Oui... Voilà ma veine!... Alors, j'ai loué Liquette pour la matinée... Oh! pas pour ce que vous croyez!... Il y a trop longtemps qu'on se connaît...

LIQUETTE.

Dans les coins!...

TORCY.

Tu l'as dit (A Adolphe.) Mais pour qu'elle assiste à mon examen et qu'elle y fasse de la figuration intelligente.

ADOLPHE.

De la figuration?

LIQUETTE.

Eh! oui... Pendant un examen, qui est-ce qui s'embête le plus?

ADOLPHE.

Les candidats.

LIQUETTE.

Non! Ils ont le trac, ça les occupe.

TORCY.

Restent les examinateurs

LIQUETTE.

Alors, quand ils voient une petite femme dans la salle...

TORCY.

Ils jettent un œil...

LIQUETTE, *clignant de l'œil.*

Et pour peu que la petite femme réponde...

TORCY.

Le candidat peut bafouiller à son aise.

ADOLPHE.

C'est ingénieux !

LIQUETTE.

Je fais prime, en temps d'examen... On sait que je n'hésite pas à me mettre sur mon trente et un...

TORCY.

A naviguer... toutes voiles dehors...

LIQUETTE.

Je montre un peu de ma peau... Comme elle n'est pas trop dégoûtante...

ADOLPHE.

Je vous crois !... Et avec ça qu'est-ce que vous prenez ?

LIQUETTE.

Mais les hommes, en général...

ADOLPHE.

J'entends bien... Mais comme consommation ?...

Il sonne.

LIQUETTE.

Oh ! pardon !... Voyons... il est bien tôt par une verte ?...

TORCY.

Mais non! Pour moi, ce sera une oxygénée blanche.

Entre Napoléon, tablier, serviette sur l'épaule.

NAPOLÉON, à Adolphe.

Vous m'avez timbré?

ADOLPHE.

Une oxygénée verte et une blanche.

LIQUETTE.

Au sucre.

TORCY.

Gommée.

NAPOLÉON, à part, au fond.

Verte... blanche... gommée... au sucre... Trois bouteilles à porter!... Jamais de la vie! Boum! Voilà!

Il disparaît.

TORCY, à Adolphe.

Vous n'avez pas vu Valérien?

ADOLPHE.

Monsieur Davairne?... Pas encore.

TORCY.

Je suis passé à son hôtel... Voilà deux jours qu'il n'y est pas rentré...

LIQUETTE.

Il aura été enlevé par une femme du monde.

TORCY.

Peut-être... Depuis quelques temps je le trouve rêveur.

ADOLPHE.

Je croyais qu'il passait sa licence aujourd'hui.

TORCY.

Parfaitement!... Ça n'a pas l'air de l'inquiéter.

NAPOLÉON, rentrant avec deux verres et une seule bouteille.

Deux absinthes, deux!

Il va pour remplir le verre de Torcy.

TORCY, l'arrêtant.

Pardon! J'ai dit : une oxygénée blanche.

NAPOLÉON, avec autorité.

Mais non.

TORCY.

Plaît-il?

NAPOLÉON, même jeu.

Mais non! Quand monsieur a sous la main d'excellente oxygénée verte, monsieur ne va pas consommer ce breuvage incolore.

TORCY.

Permettez!...

NAPOLÉON.

Pourquoi me demandez-vous de la blanche? A cause de l'oxygène?... Si vous croyez qu'il y en a davantage dans la blanche que dans la verte!... Et d'abord, savez-vous ce que c'est que l'oxygène?

TORCY.

Dites-donc!

NAPOLÉON.

Le savez-vous?

TORCY.

Non... Et vous ?

NAPOLÉON.

Moi non plus... Vous voyez bien, qu'il n'y a aucune différence entre la blanche et la verte...

TORCY, à Napoléon qui lui remplit son verre.

Hé là ! Assez !

NAPOLÉON.

On n'en prend pas ou on la prend fadée !... Tenez, vos deux morceaux de sucre.

TORCY.

J'ai demandé de la gomme.

NAPOLÉON.

Plus souvent ! Pour vous empâter l'estomac !... Pour vous coller l'intérieur !...

ADOLPHE, furieux.

C'est inconcevable !... Louis, je vais vous chasser !

NAPOLÉON.

Parce que je prends l'intérêt du client ?...

TORCY, riant à Adolphe.

Laissez-donc !...

LIQUETTE, même jeu, à Napoléon.

Vous pouvez vous vanter d'être un numéro !...

NAPOLÉON.

Oui, madame, je m'en vante !... (En sortant, à part.) Et allez donc !... Si on ne pouvait plus dresser les clients...

TORCY, à Adolphe.

Eh bien ! j'ai vu beaucoup de garçons de café...

ADOLPHE.

Est-ce que je sais seulement si c'est un garçon de café ?

LIQUETTE.

Moi, je ne crois pas... Il n'a pas la tête de l'emploi.

ADOLPHE.

Dans tous les cas, je vous assure qu'il ne moisira pas ici. (A part.) Fadée !... Il nous ruinerait !

Il sort par l'escalier.

LIQUETTE, rêveuse.

C'est peut-être un millionnaire dans la purée !

SCÈNE IV

TORCY, LIQUETTE, VALÉRIEN.

TORCY.

Ah ! Valérien !...

VALÉRIEN, entrant de gauche.

Ah ! mes enfants, si vous saviez !... Je reviens de là-bas...

TORCY.

De l'Ecole de Droit ?

VALÉRIEN.

Oui... Je regardais opérer notre jury ; c'est un carnage !

TORCY.

Diable !... Les examinateurs sont rosses ?

VALÉRIEN.

Féroces!... Babbé Melval, Caverlain!... Je ne parle pas de Jobard...

TORCY.

Oh! celui-là, c'est une ganache!...

VALÉRIEN.

Les deux autres suffisent... Je suis sûr de ma veste!

TORCY.

Toi? Un bûcheur?...

VALÉRIEN.

Je t'en fiche!... Voilà deux mois que je n'ai mis le nez dans mes bouquins.

LIQUETTE, à Torcy.

Il est amoureux... je te le disais.

VALÉRIEN.

Oui, vierge folle, je suis amoureux... J'en sèche!

TORCY.

Et c'est pour ça que tu découches?

VALÉRIEN.

Non, c'est par vertu... Je fuis le vice et l'inconduite, en la personne de Radada.

LIQUETTE.

Radada?

VALÉRIEN.

Une délicieuse enfant que j'ai rencontrée l'autre jour au restaurant. J'ai eu l'imprudence de lui demander de la moutarde, elle a pris ça pour une avance et m'a sauté au cou... Une politesse en vaut

une autre : j'ai payé son addition. Depuis, elle ne me quitte pas.

TORCY.

Alors, tu te défiles ?

VALÉRIEN.

C'est mon système.

TORCY.

Tu prends quelque chose ?

VALÉRIEN.

Non, non, merci. (Regardant sa montre.) Il va être dix heures. C'est l'heure à laquelle elle descend d'autobus.

LIQUETTE.

Radada ?

VALÉRIEN.

Non ! Oh ! non ! pas Radada... Mieux que ça !... Je te confie ma serviette, je vais revenir.

Il va pour sortir.

TORCY.

N'oublie pas ton examen !

VALÉRIEN.

Si je l'oublie, tu m'excuseras auprès de la Faculté.

Il sort.

LIQUETTE.

Il est pincé.

TORCY.

Fortement.

On entend un violent fracas au dehors.

ADOLPHE.

Qu'est-ce qui se passe ?

Il sort vivement.

LIQUETTE, qui s'est précipitée à la fenêtre.

C'est un autobus qui est entré dans un tramway.

TORCY.

Sans se faire annoncer !

LIQUETTE.

V'là les cipaux qui s'amènent...

TORCY.

Allons jeter un œil !

Ils sortent par l'escalier. Valérien entre de gauche, deuxième plan, portant Berthe à moitié évanouie et suivie de Rosalie.

SCÈNE V

VALÉRIEN, BERTHE, ROSALIE,
puis NAPOLÉON.

ROSALIE.

Quel accident ! Mon Dieu ! quel accident !

VALÉRIEN.

Ce n'est rien, mademoiselle... Ce n'est rien... (Il l'assied sur une chaise, Berthe s'évanouit.) Elle se trouve mal ! Vite, courez chez un médecin !

ROSALIE.

Un médecin ? Où ça ?

VALÉRIEN.

Vous vous informerez. (S'impatientant.) Mais allez, allez donc!...

Rosalie sort à gauche.

VALÉRIEN, à genoux, prenant la main de Berthe.

Chère petite! Qu'elle est jolie!...

NAPOLÉON, entrant à droite, deuxième plan.

Monsieur désire? (Apercevant Berthe.) Oh! pardon!... Je ne voyais pas... Mademoiselle était dans le tramway qui a été renversé?

VALÉRIEN.

Oui, je viens d'envoyer chercher un médecin.

NAPOLÉON.

Je ne crois pas que ce soit utile... Si monsieur veut me permettre? (Il prend la main de Berthe et lui remue le pouce.) Le pouce est régulier... aucune contusion...

VALÉRIEN.

A quoi voyez-vous?...

NAPOLÉON.

Aux vêtements... Le chapeau n'est même pas aplati. (Allant au buffet.) Je vais vous faire une ordonnance. (Revenant avec une burette de vinaigre.) Voilà! Un peu de vinaigre sous le nez... et un bon grog à l'intérieur. (Il donne la burette à Valérien.) Je vais préparer le grog.

Il sort.

SCÈNE VI

VALÉRIEN, BERTHE, puis ROSALIE, NAPOLÉON.

VALÉRIEN, faisant respirer le vinaigre.

Elle revient!

BERTHE, entr'ouvrant les yeux.

Où suis-je?

VALÉRIEN.

Près d'un ami, ne craignez rien!

BERTHE, se levant inquiète.

Rosalie? ma bonne?...

VALÉRIEN.

Elle est allée chercher un médecin.

BERTHE.

Un médecin?... Pourquoi?

VALÉRIEN.

Mais... vous étiez évanouie... j'ai eu peur...

BERTHE.

C'est vous qui m'avez amenée ici?

VALÉRIEN.

Le hasard a voulu que je me trouve là au moment de l'accident.

BERTHE.

Est-ce bien le hasard?

VALÉRIEN.

Disons : la Providence... le Dieu des amoureux!

BERTHE.

Des amoureux?...

VALÉRIEN, *s'enhardissant.*

Eh bien! oui... J'ai peut être tort de vous parler ainsi... mais je ne retrouverai pas une occasion pareille...

BERTHE, *riant.*

Je l'espère bien... un tramway qui se renverse!...

VALÉRIEN.

Je veux dire... pardonnez-moi... l'émotion!...

BERTHE.

Je vous pardonne d'autant mieux que vous m'avez rendu un grand service.

VALÉRIEN.

Ne parlons pas de ça... J'aurais voulu exposer ma vie pour vous prouver...

BERTHE.

Quoi?... (*Valérien va pour parler, puis se tait.*) Pensez-vous que je n'aie pas remarqué vos assiduités? Depuis deux mois, je vous rencontre partout sur mon passage... Depuis deux mois, vous entrez à la Sorbonne derrière mes talons et vous avalez consciencieusement les cours de M. Alanson qui ne doivent guère vous intéresser!...

VALÉRIEN.

Ils ne m'intéressent nullement.

BERTHE.

Vous vous asseyez le plus près possible de moi. Deux ou trois fois, même, vous vous êtes placé tout à côté et vous aviez bien envie de m'adresser la parole.

VALÉRIEN.

Je n'ai pas osé.

BERTHE.

Vous avez eu tort. Quand on me parle poliment, j'ai l'habitude de répondre... (Timidement, avec gentillesse.) Et... si vous avez quelque chose à me dire ?...

VALÉRIEN.

J'ai à vous dire que vous êtes exquise, adorable, que si j'avais le bonheur de vous inspirer quelque sympathie...

BERTHE.

Et qu'arriverait-il si vous aviez ce bonheur ?

VALÉRIEN.

Il arriverait que j'irais trouver vos parents. Je leur exposerais ma situation : je m'appelle Valérien Davairne, je ne suis encore qu'un modeste étudiant, mais mon oncle maternel qui n'a pas d'enfants, et qui m'adore, est plusieurs fois millionnaire...

BERTHE.

Excellent argument! Peut-être vaudrait-il mieux que monsieur votre oncle fît lui-même la démarche ?...

VALÉRIEN.

Hélas ! Il est loin... très loin... Après la mort de ma mère, il est parti au Sénégal où il avait de gros intérêts... Son absence devait durer quelques mois... Il y a de ça douze ans!...

BERTHE.

Douze ans!...

VALÉRIEN.

Dans chacune de ses lettres, il m'annonce son retour.

BERTHE.

Et il ne vient pas ?...

VALÉRIEN.

Quand on est dans l'engrenage des grosses entreprises...

BERTHE.

Vous voilà donc obligé d'agir tout seul... Et vous ferez bien de vous hâter, car, je dois vous en avertir, vous avez un rival...

VALÉRIEN.

Un rival ?...

BERTHE.

Patronné par ma belle-mère... Mon père s'est remarié... il a épousé une étrangère, une Anglaise... qui, d'ailleurs, m'aime beaucoup...

VALÉRIEN.

Et ce rival ?

BERTHE.

C'est un jeune professeur de droit, M. Caverlain...

VALÉRIEN.

Caverlain!... C'est Caverlain ?... Je ne pourrai jamais lutter!...

BERTHE.

On peut toujours lutter. M. Caverlain me déplaît. Comme il n'est pas riche, je ne crois pas qu'il soit sympathique à mon père.

VALÉRIEN.

Puis-je vous demander ?

BERTHE.

Qui est mon père?... Certes... Je m'appelle Berthe Mâcon-Parthenay...

VALÉRIEN, *inquiet.*

Mâcon-Parthenay?... Vous êtes la fille du professeur d'économie politique?...

BERTHE.

Cela vous contrarie?

VALÉRIEN.

Non, mais... c'est un savant, lui... Il doit aimer les élèves brillants!...

BERTHE.

N'en êtes-vous pas un?

VALÉRIEN.

Si... les autres années... mais, depuis deux mois, j'ai été plus assidu à la Sorbonne qu'à l'Ecole de Droit...

BERTHE.

Et vous passez un examen?

VALÉRIEN.

Ce matin même... ma licence... Je vais être recalé... Quand j'irai demander votre main, il me faudra avouer cet échec à votre père...

BERTHE, *vivement.*

L'effet serait déplorable!... Il faut que vous soyez reçu... Il le faut absolument!...

VALÉRIEN, *énergique.*

Absolument!...

ROSALIE, *rentrant.*

J'ai vu le médecin : Je lui ai dit que mademoi-

selle était mourante. Il a dit qu'il viendrait dans la soirée.

BERTHE.

Nous n'y serons plus!

NAPOLÉON, entrant.

Un grog, bien chaud!

BERTHE, à Valérien.

A bientôt... et bonne chance!...

VALÉRIEN, un peu absorbé.

Oui, oui...

BERTHE.

Venez, Rosalie.

Elle sort.

ROSALIE, la suivant.

Et le médecin?

VALÉRIEN, à lui-même.

Il le faut, il le faut absolument!

NAPOLÉON.

Pardon, le grog?

VALÉRIEN.

Buvez-le!

NAPOLÉON.

Merci.

VALÉRIEN.

Attendez!... Donnez-moi d'abord de quoi écrire...

NAPOLÉON.

Boum!...

Il lui apporte un buvard.

VALÉRIEN, s'installant.

Avant tout, prévenons mon oncle...

NAPOLÉON, s'asseyant près de la table et buvant.

— À la vôtre!...

VALÉRIEN.

Allez donc boire là-bas!

NAPOLÉON.

Je vous remercie.

Il se lève et remonte.

VALÉRIEN, écrivant.

« Mon cher oncle ; j'ai besoin, grand besoin de » vous, j'ai rencontré mademoiselle Mâcon-Parthe- » nay, fille d'un éminent professeur de droit »...

NAPOLÉON, faisant une grimace.

Ça manque de rhum... Si j'avais su qu'il était pour moi!...

Il va au buffet prendre la bouteille de rhum, et s'en verse, avec exagération. — Il se remet à boire.

VALÉRIEN.

« Je l'aime et je voudrais l'épouser. Vous voyez » à quel point votre appui m'est nécessaire... Ve- » nez... Venez vite!... »

SCÈNE VII

Les Mêmes, ADOLPHE, LOCHE, TORCY, LIQUETTE.

ADOLPHE, entrant, à Napoléon.

— Vous buvez les consommations des clients?...

NAPOLÉON.

Monsieur me l'a offerte... (A part, en sortant.) Il est meilleur!

Il sort par l'escalier.

VALÉRIEN, achevant de mettre l'adresse.

« Saint-Louis... Sénégal »... Monsieur Adolphe!... Voulez-vous faire porter cette lettre à la boîte?

ADOLPHE, prenant la lettre.

Volontiers!... Ah! c'est pour l'Afrique.

VALÉRIEN.

Oui. J'écris à mon oncle Gabarrou... Voyons!... J'ai encore une heure... En une heure, on fait bien des choses!

Il sort un livre de sa serviette et se met à l'étudier, la tête dans ses mains.

ADOLPHE, à Loche, qui entre.

Avez-vous pressenti la caissière?

LOCHE.

Je l'ai tâtée... sans résultat... Elle est elle-même dans le besoin...

Il va se rasseoir devant sa consommation.

VALÉRIEN, à part.

Jamais je ne pourrai en une heure!...

Il s'enfonce de nouveau dans sa lecture.

LIQUETTE, entrant, suivie de Torcy.

Tant de tués que de blessés, personne!

Adolphe sort.

TORCY, à Valérien.

Tiens! Tu es-là?

VALÉRIEN.

Laisse-moi. Je pioche,

TORCY.

Ton programme?

VALÉRIEN, se levant, très animé.

Il faut que je sois reçu. Mon bonheur, ma vie en dépendent.

Loche prête l'oreille.

LIQUETTE.

Rien que ça!...

VALÉRIEN.

Je donnerais ce que je possède pour être licencié, sans passer ma licence!...

LIQUETTE.

Et combien est-ce que tu possèdes?

VALÉRIEN.

Mille francs... et de la monnaie!...

LIQUETTE.

Tu ne t'embêtes pas!

LOCHE, qui s'est approché de Valérien, en traînant sa chaise après lui.

Monsieur ne badine pas?

VALÉRIEN, surpris.

Plaît-il?

LIQUETTE.

D'où qu'il sort, celui-là?

LOCHE.

Excusez-moi... Je ne vous écoutais pas, mais je vous ai entendus.

TORCY.

Qui êtes-vous?

LOCHE.

Qui je suis?... La planche du salut, le cheveu de l'occasion... le doigt de la Providence...

VALÉRIEN.

Qu'est-ce que vous voulez ?

LOCHE.

Vos mille francs!... Moyennant quoi je vous la passe, votre licence...

VALÉRIEN.

Monsieur, cette plaisanterie...

LOCHE.

Ce n'est pas une plaisanterie!... Vous ne savez pas votre examen ? Je le sais... Vous avez de l'argent ? Je n'en ai pas... Topez là, je me présente à votre place.

VALÉRIEN.

C'est sérieux ?

LOCHE.

Tout ce qu'il y a de plus... Et pour le cas ou vous douteriez de mes capacités. (Tirant de sa poche plusieurs parchemins.) Examinez ces peaux d'âne... mes diplômes... mes prix au concours.

LIQUETTE, pendant que Valérien et Torcy examinent les parchemins.

Vous portez tout ça sur vous ?

LOCHE.

Oui, madame... Ce sont mes pièces d'identité, pour toucher des mandats.

LIQUETTE, intéressée.

Vous en touchez souvent ?

LOCHE.

Jamais !

LIQUETTE, s'éloignant, dédaigneuse.

Purée !...

LOCHE, à Valérien.

Eh bien ?

VALÉRIEN, lui rendant ses papiers.

Ça me va.

TORCY.

Prends garde !... C'est dangereux, tu sais !...

VALÉRIEN.

Bah ! Ça s'est déjà fait et ça se fera encore. Et puis, je n'ai pas le choix des moyens !... (A Loche.) Topez là, monsieur... Monsieur ?...

LOCHE.

Loche, pour vous servir...

VALÉRIEN, tirant de son portefeuille un billet de mille francs.

Si vous me faites recevoir, cette image est à vous...

LOCHE, essayant d'attraper le billet.

Elle est à moi.

VALÉRIEN, le remettant dans sa poche.

Plus tard !... Vous prenez quelque chose ?

LOCHE.

Une petite purée...

TORCY.

Prenez garde !... Votre mémoire...

LOCHE.

Ma mémoire a besoin d'être arrosée...

VALÉRIEN.

Diable ! (Prenant l'absinthe dont Torcy vient d'achever la confection.) Alors, buvez ça vite !...

TORCY, à Valérien.

Ah! permets !... C'est mon verre.

VALÉRIEN.

Laisse donc... Je t'en paierai une autre !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RADADA.

RADADA, rentrant par l'escalier.

Ah ! Valérien !

VALÉRIEN, ennuyé.

Radada !

RADADA.

Voilà trois jours que je te cherche.

VALÉRIEN.

Tu aurais bien dû continuer.

RADADA.

Parce que ?

VALÉRIEN.

Radada, prépare-toi à une forte émotion... On s'aime depuis quinze jours... Ça commence a être un bail !...

RADADA.

Tu veux me quitter ?

VALÉRIEN.

A l'anglaise... (Radada est prête à pleurer.) Ah! non, je t'en prie, ne fonds pas.

RADADA, avec des larmes.

Après ce qui s'est passé entre nous!

VALÉRIEN.

Justement! c'est passé!...

RADADA.

Tu en parles à ton aise...

VALÉRIEN.

Je me fais une raison...

RADADA.

Ah! mais, je ne suis pas une grue, moi, mon cher! J'ai été élevée par mon parrain, qui occupe une situation : il est huissier!...

VALÉRIEN, admiratif.

Bigre!...

RADADA.

... Appariteur!

VALÉRIEN.

Eh bien! voilà une occasion de replonger dans le sein de ta famille... Vois-tu, ma petite Radada, si je te quitte, ce n'est pas parce que je ne te trouve plus gentille, c'est parce que je renonce à Satan et à ses pompes. Fais comme moi.

RADADA.

Non.

VALÉRIEN.

Tu préfères l'inconduite? La hideuse inconduite?...

RADADA.

Oui.

LIQUETTE, à Torcy.

A la bonne heure!

VALÉRIEN.

Alors, ma petite Radada, comme je ne peux plus être ton ami, tu seras obligée d'en prendre un autre...

RADADA, prête à pleurer.

Pourrai pas! C'est toi que j'aime...

VALÉRIEN.

Zut!

Il quitte brusquement Radada et va s'asseoir à la table de gauche.

RADADA, le suivant.

Et je t'aimerai toute ma vie!...

Elle s'assied à côté de lui.

SCÈNE IX

LES MÊMES, NAPOLÉON.

NAPOLÉON.

Que vont boire ces messieurs, dames?

LIQUETTE.

Une purée!

TORCY.

Deux!

NAPOLÉON.

Encore ?

TORCY.

Ça vous gêne ?...

NAPOLÉON.

Pas du tout ! (A Loche.) Et monsieur ?

LOCHE.

Une purée !...

TORCY, à Valérien.

Il va bien !...

LIQUETTE.

Dites donc ! Vous ne craignez pas un peu pour votre Sorbonne ?...

Elle se frappe le front.

LOCHE.

Je ne crains qu'une chose, c'est de ne pas être suffisamment en train.

NAPOLÉON.

Avec la permission de monsieur, je lui conseillerai certaine consommation qui ne peut manquer de l'y mettre, en train...

LOCHE.

Laquelle ?...

NAPOLÉON.

C'est un mélange de mon invention : La tisane Napoléon.

LOCHE.

Marche pour la tisane !

VALÉRIEN.

Pour moi un bock ?

NAPOLÉON, *à Radada.*

Et madame ?

RADADA.

Je ne sais pas.

NAPOLÉON, *avec autorité.*

Un bock, ça fera deux!...

RADADA.

J'aime pas la bière!...

NAPOLÉON.

Voilà l'occasion de vous réconcilier avec elle... (*En descendant l'escalier.*) Deux purées, une tisane, et deux bocks... deux!... Boum!... voilà!...

VALÉRIEN, *le suivant.*

... Mais non, garçon... garçon!

Napoléon disparaît.

TORCY, *riant.*

Crevant!...

VALÉRIEN, *revenant vers la table.*

Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là ?

TORCY.

Liquette t'expliquera que son déguisement cache un noble seigneur...

LOCHE.

Oui ? Eh bien, à votre place, je lui botterais le derrière, moi, au noble seigneur...

SCÈNE X

LES MÊMES, MACON-PARTHENAY, ADOLPHE.

Mâcon-Parthenay entre le premier. Attitude compassée, rosette de la Légion d'honneur. Adolphe le suit, obséquieux.

ADOLPHE.

A cette table... Monsieur sera parfaitement...

MACON.

Je vous remercie... je vous demanderai un thé au lait avec beurre.

ADOLPHE.

Avec beurre !

Il sort.

TORCY, se retournant.

Mâcon-Parthenay ! Le professeur !... Filons ! (A Liquette.) C'est celui-là qu'il faudrait intéresser à notre examen...

LIQUETTE.

J'y songe... (A Loche.) Eh bien! mon vieux, on se tire ?... (Loche se lève.) Comme ça, vous avez la dalle en pente ?

LOCHE.

Oui, madame, chez moi, c'est la dalle,... et chez vous ?...

LIQUETTE.

Oh ! chez moi, c'est pas la dalle...

Ils sortent.

SCÈNE XI

MACON-PARTHENAY, NAPOLÉON, ADOLPHE.

NAPOLÉON, entrant, avec des consommations sur un plateau.

J'ai mélangé de l'absinthe, du kummel, de la chartreuse verte, du curaçao et du vieux marc... Si ça ne suffit pas au client...

ADOLPHE, sortant du cabinet, à Napoléon.

Par ici, au 12.

NAPOLÉON.

Au 12?... Bien, patron.

Il entre au 12.

MACON, cassant son crayon.

Allons, bon! Voilà mon crayon cassé! (A Adolphe.) Dites-moi, mon ami, vous n'auriez pas un canif?...

ADOLPHE.

Mais si, monsieur Mâcon-Parthenay, à votre service.

Il lui donne un canif.

MACON.

Vous m'avez reconnu?

ADOLPHE.

... Pour une des sommités de notre Faculté de droit...

MACON, flatté.

C'est exact...

ADOLPHE.

Voilà quinze ans que je suis dans le quartier et j'ai déjà eu l'honneur de servir monsieur.

MACON.

C'est possible.

ADOLPHE, à Napoléon qui sort du 12.

Un thé avec beurre pour monsieur... Vivement!...

NAPOLÉON, se précipitant.

Vivement!...

Il disparaît.

MACON, rendant le canif.

Tenez, mon ami, merci... J'ai l'habitude d'inscrire sur ce carnet les incidents de chaque jour. Je trouverai là, plus tard, des observations, des anecdotes... en un mot, des documents, pour un ouvrage que j'ai l'intention de publier sur « l'Immoralité de la jeunesse des écoles. »

ADOLPHE.

Le fait est que les jeunes gens d'aujourd'hui!...

MACON.

J'en indiquerai les origines, les progrès, les conséquences, et, bien entendu, les remèdes.

ADOLPHE.

Bien entendu...

MACON, avec un dégoût profond.

J'estime que le remède le plus efficace, serait la suppression, au quartier latin, de tous ces cafés, tavernes, brasseries, véritables repaires du vice et des mauvaises mœurs... Qu'en pensez-vous?

ADOLPHE.

Discutable... très discutable!... (A part.) En voilà un crétin!...

NAPOLÉON, rentrant.

Le thé avec beurre... (Il le pose en face de Mâcon.) Et un petit pain tout chaud. (A Adolphe.) Eh bien! Qu'est-ce que vous en dites?

ADOLPHE.

De quoi?

NAPOLÉON.

De mon service?...

ADOLPHE.

Fantaisiste, mais enfin, pour un début...

NAPOLÉON.

Il me semble qu'il est un peu là!

Il sort.

SCÈNE XII

MACON-PARTHENAY, ADOLPHE, LIQUETTE.

Liquette sort du cabinet particulier. Par la porte ouverte, des chants arrivent, hurlés avec énergie.

LIQUETTE.

Oui, oui, je reviens.

MACON.

Vous entendez ces bruits?... Quels bouges!...

LIQUETTE, après avoir refermé la porte.

Des bouges !... Dites donc, monsieur Adolphe, il a le mot pour rire, Mâcon-Parthenay !...

ADOLPHE.

Plutôt !...

LIQUETTE.

Je crois qu'on a besoin de vous au 12.

ADOLPHE.

Ah ! bon ! Je vais voir.

Il entre dans le cabinet.

LIQUETTE, se rapprochant de Mâcon, après des œillades expressives.

Chouette température aujourd'hui !. (Silence de Mâcon.) Fera tiède, cet après-midi !... pas, monsieur ?...

MACON, très gourmé.

Je le suppose, mademoiselle...

LIQUETTE, à part.

Plutôt nickelé, l'ancêtre !... (Haut.) Quand il fait tiède, il fait soif !...

MACON, même jeu.

Cette déduction s'impose.

LIQUETTE.

Je ne dis pas ça pour que vous me rinciez les amygdales...

MACON.

Mademoiselle... je...

LIQUETTE, s'asseyant à côté de lui.

Mais puisque vous insistez, je ne veux pas faire ma Sophie...

MACON, effaré.

Permettez... je...

LIQUETTE.

D'autant plus que vous me revenez... Et c'est pas tout le monde qui me revient!...

MACON.

Mademoiselle... je suis flatté... (A part.) Ces créatures ne sont pas dénuées de goût!...

LIQUETTE.

D'abord, moi, j'aime les gens comme il faut...

MACON.

Ah! vous avez reconnu?...

LIQUETTE.

A votre décoration...

MACON.

Oh!...

Il fait mine de l'enlever.

LIQUETTE.

Pourquoi que vous la retireriez?... Elle vous tient chaud?

MACON, éludant.

Mademoiselle, je n'accepte cet entretien qu'à titre documentaire...

LIQUETTE.

Oh! moi, on peut m'entretenir avec les titres qu'on voudra... nominaux... au porteur...

Elle rit.

MACON, à part.

Elle a de l'esprit.

Un temps, petit froid.

LIQUETTE.

Je vous gêne, pas vrai ?

MACON.

Mon Dieu !...

Son regard plonge dans le décolletage de Liquette. Il semble impressionné.

LIQUETTE.

Ma conversation vous embête ?

MACON.

Je ne dis pas ça... Et même, elle pourrait m'être utile...

LIQUETTE, étonnée.

Ma conversation ?

MACON.

Je prépare un ouvrage sur les étudiants. C'est un sujet qui vous est connu ?...

LIQUETTE.

Pour sûr ! (A part.) Il se dénikèle !

MACON

Et si vous consentez à vous prêter à mes investigations...

LIQUETTE.

Me prêter... comme ça... tout de suite !... (A part.) Il galope ! (Haut.) Alors, vaut mieux demander un cabinet...

MACON.

Je ne saisis pas l'intérêt...

LIQUETTE, scandalisée.

Oh ! voyons !... (Appelant.) Adolphe !...

ADOLPHE, sortant du 12.

Voilà !... (Apercevant Liquette avec Mâcon.) Oh !...

LIQUETTE.

Deux Moët au 16... et du sec ! Au trot !...

ADOLPHE, stupéfait, regardant Mâcon.

Au 16... pour monsieur ?...

MACON.

A titre documentaire !...

LIQUETTE, à Adolphe.

Hein ?... Ça vous en couvre une épaisseur !...

ADOLPHE.

Le fait est...

Il va prendre les bouteilles sur le buffet.

MACON, au seuil du cabinet, ôtant sa décoration.

Vous permettez que j'enlève ?...

LIQUETTE.

Comment donc !... Tout ce que tu voudras !...

MACON.

Pardon !... ce tutoiement... c'est à titre documentaire !...

LIQUETTE.

Mais parfaitement, à titre documentaire... (Le poussant.) Va donc, gros passionné !...

Adolphe referme la porte.

SCÈNE XIII

ADOLPHE, NAPOLÉON, puis LOCHE.

ADOLPHE, seul.

Et il trouve que nos maisons sont immorales !... (A Napoléon qui entre.) Vous servirez au 16 deux bouteilles de Moët.

NAPOLÉON.

Deux Moët... Boum !...

ADOLPHE.

Et discrètement, n'est-ce pas ?...

NAPOLÉON.

Pour la discrétion, je n'en crains pas.

ADOLPHE.

Bon ! Bon !... Tenez ! Et frappez avant d'entrer.

NAPOLÉON.

C'est mon habitude.

ADOLPHE, sortant par l'escalier.

Mâcon-Parthenay ! Qui l'eût cru ?...

Il sort.

NAPOLÉON.

Frappons doucement... Les deux Moët demandés, deux !... (Il frappe à tour de bras. La porte s'entrouvre : Liquette passe son bras nu et saisit la première bouteille. Napoléon lui baise la main. Il va, par distraction, baiser aussi la main de Mâcon-Parthenay qui prend la seconde bouteille, mais il s'arrête à temps.) Je crois que c'en est de la discrétion !...

LOCHE, sortant du 12, très gai, à Napoléon.

Ah ! garçon, je voudrais... Je ne me rappelle plus où c'est ?

NAPOLÉON, riant.

Et moi, je ne le sais pas encore !

LOCHE, riant aussi.

Comme ça se trouve !...

Il chante.

Cré nom d'un chien, que c'est donc bon l'amou-re !...
Et quel malheur que ça dur' pas toujou-re !

NAPOLÉON.

Monsieur a de la voix!...

LOCHE.

N'est-ce pas ?

NAPOLÉON.

Je m'y connais. J'ai chanté les chœurs à l'Opéra de Grenelle.

LOCHE.

Ah! vous chantiez les?... Eh bien!... moi, j'y ai mal, au cœur!...

NAPOLÉON.

Monsieur est malade ?

LOCHE.

C'est ton sacré mélange!... Pourvu que ça ne me trouble pas pendant l'examen!...

NAPOLÉON.

Monsieur passe son examen?

LOCHE.

Pas pour moi... Pour l'autre, là... Mille balles qu'il m'allonge.

NAPOLÉON.

Mille balles?... Pour un seul examen!... c'est un bon métier!...

LOCHE.

Tu parles!... Seulement, cette fois-ci... pas confiance... ta sacrée tisane!... (Tirant de sa poche un programme de droit.) Tiens... programme... lis tout haut... page 40... pour voir si je me rappelle?...

NAPOLÉON, lisant

Troisième année. « Rapports de famille... Com-

pléments des règles sur l'absence... tranmission des biens d'une personne décédée... »

LOCHE, navré.

Me rappelle pas une broque !

NAPOLÉON.

Ça n'a pourtant pas l'air sorcier !... (Lisant.) « Actes de commerce... contrats commerciaux... effets de commerce... faillites... »

LOCHE.

Assez ! assez ! Tu me déchires le cœur !... (Napoléon met le programme dans sa poche.) Alors, tu veux pas me dire où c'est ?

Hoquet. Il va pour entrer au 16.

NAPOLÉON, le rattrapant.

Monsieur !... Monsieur ! Pas par là !... C'est un cabinet particulier !...

LOCHE.

Devrait pas être particulier... Sommes en République, nom d'un chien !...

NAPOLÉON.

Venez ! Nous allons chercher ensemble !... Passez devant !... (Il court au buffet et prend une bouteille de rhum.) Je vais vous soigner... (Sortant derrière lui et retirant le programme de sa poche.) Mille balles !... Faudra voir !... En attendant, je vais toujours apprendre ça par cœur !...

SCÈNE XIV

VALÉRIEN, TORCY, RADADA.

VALÉRIEN, sortant du 12, suivi de Radada et de Torcy.

Quand je dis que c'est fini, c'est fini, là !

RADADA, prête à pleurer.

Méchant !...

VALÉRIEN.

Non, ne fonds pas !... Ça t'enlaidit !... Mets-toi de profil...

RADADA.

Non.

VALÉRIEN.

Je suis sûr que Torcy n'a pas remarqué ton profil ?...

RADADA, agacée.

Je ne veux pas de Torcy ; je n'en veux pas, je n'en veux pas !

TORCY.

Inutile d'insister !

RADADA.

J'aime mieux retourner chez mon parrain.

VALÉRIEN.

A la bonne heure !... Voilà une idée !...

RADADA.

Je lui dirai que tu m'as séduite... et abandonnée !...

VALÉRIEN.

C'est ça.

RADADA.

J'y vais de ce pas. (En s'en allant.) C'est égal... J'aurais jamais cru... après ce qui s'est passé entre nous...

Elle sort en pleurant.

VALÉRIEN.

Partie !... Enfin !... M'en voilà débarrassé... Tu comprends, mon vieux, ce n'est pas au moment où mon rêve va se réaliser, que je puis me lancer dans des aventures...

TORCY.

Ton rêve ?...

VALÉRIEN.

Oui... J'aime une jeune fille délicieuse, j'en suis aimé et je veux l'épouser...

TORCY.

Je n'y vois pas d'inconvénient...

VALÉRIEN.

Oui, mais sais-tu quel est son père ? Je te le donne en cent, en mille !... Mâcon-Parthenay !...

TORCY, interloqué.

Mâcon-Parth... ?

VALÉRIEN.

Lui-même !... Tu saisis, dès lors, l'importance qu'il y a pour moi, à passer ma licence... à la passer brillamment !... Heureusement, la Providence m'a fait rencontrer ce Loche, qui est extrêmement calé...

SCÈNE XV

LES MÊMES, LOCHE, NAPOLÉON.

Napoléon entre, remorquant Loche, ivre-mort.

LOCHE.

T'es un frère, j'te dis !

NAPOLÉON, à part.

Je l'ai achevé !

VALÉRIEN, effaré.

Dieu me pardonne ! Il est gris ?...

NAPOLÉON.

Monsieur peut le dire, qu'il est mûr !...

LOCHE.

Suis mûr ! C'est un fait !...

VALÉRIEN.

Il ne pourra jamais subir un examen dans cet état !

LOCHE.

Pourrai jamais... C'est un fait !...

VALÉRIEN, navré.

Eh bien !... me voilà propre !...

LOCHE, geignant.

Malade !... Sommeil !...

NAPOLÉON, triomphant.

Hein !... Comme mufflée !... Croyez-vous que c'est jeté ?...

TORCY.

Garçon!... Conduisez-le au 12... Etendez-le sur le sopha... qu'il cuve tranquillement...

LOCHE, entraîné par Napoléon.

Oui... Veux cuver tranquillement...

Tous deux entrent dans le cabinet de gauche.

VALÉRIEN.

Me voilà bien!...

TORCY.

Ne t'affole pas!... Tu passeras ton examen toi-même.

VALÉRIEN, très monté.

Mais, triple buse!... puisque je te dis que je n'en sais pas un mot, pas une syllabe!... Non, c'est la ruine de mes espérances... c'est ma vie brisée!... Tout s'effondre!...

Il se laisse tomber sur un siège.

TORCY, le calmant.

Voyons, voyons!... Après tout, rien ne prouve qu'on ne trouverait pas un autre remplaçant...

NAPOLÉON, qui est entré de gauche, sur la fin de la phrase.

Un remplaçant!... Voilà!...

VALÉRIEN.

Qu'est-ce que vous dites?

NAPOLÉON.

Je dis que je la passerai, moi, votre examen.

TORCY.

Vous!... Un garçon de café!

NAPOLÉON.

Je ne l'ai pas toujours été. Tel que vous me voyez,

je suis resté deux ans chez un avoué... (A part.) Comme domestique... (Haut.) Et en fait de procédure...

VALÉRIEN.

Il ne s'agit pas de procédure... Avez-vous seulement l'idée des matières qu'on enseigne en troisième année ?

NAPOLÉON.

Troisième année... (Récitant.) « Rapports de famille... complément des règles sur l'absence... transmission des biens d'une personne décédée... »

TORCY, stupéfait.

Vous savez ça ?

NAPOLÉON, continuant imperturbable.

Actes de commerce, contrats commerciaux... faillite... Si vous en voulez encore ?

VALÉRIEN, enthousiasmé.

Assez !... Assez !... Mon ami, mon cher ami !... Je vous embauche !

NAPOLÉON.

Aux mêmes conditions que l'autre ?

VALÉRIEN.

Vous aurez le double !... Prenez ma collante !... (Il la lui donne.) Dorénavant, vous vous appelez Valérien Davairne...

NAPOLÉON.

Ça ne vaut pas Napoléon Premié... mais pour ce prix-là !...

VALÉRIEN.

Trouvez-vous dans une heure à la Faculté de droit !...

NAPOLÉON.

Monsieur peut compter sur moi.

Fausse sortie.

VALÉRIEN.

Attendez!... Vous êtes bien mal habillé pour me représenter...

NAPOLÉON.

Oui... mon phalzar commence à se décourager...

VALÉRIEN.

Venez avec moi, je vais vous acheter des vêtements tout faits. (*A Torcy.*) Tu nous accompagnes?

TORCY.

Sans doute.

NAPOLÉON, *défaisant son tablier.*

Je vais rendre mon tablier.

VALÉRIEN.

Nous n'avons pas le temps... Posez ça là... et filons!...

Il sort suivi de Torcy à gauche, deuxième plan.

NAPOLÉON, *après avoir jeté son tablier sur une table.*

Chouette!... Passeur d'examens!... Voilà donc un métier que je ne connaissais pas!...

Il sort à gauche, deuxième plan.

SCÈNE XVI

ADOLPHE, GABARROU, puis LIQUETTE et MACON-PARTHENAY.

GABARROU, *costume de planteur très léger. Il entre vivement par l'escalier, suivi d'Adolphe.*

Mon neveu! Valérien!... Où est-il, ce cher enfant?. . L'enfant de ma sœur!...

ADOLPHE.

En train de travailler avec un ami... Je vais l'appeler.

Il entre au 12.

GABARROU, seul.

Depuis douze ans que je ne l'ai vu... le reconnaîtrai-je ?... Eh oui!... la voix du sang...

ADOLPHE.

Personne!... Ils sont partis... Ils seront allés à l'Ecole de Droit.

GABARROU.

Où ça, l'École de Droit ?

ADOLPHE.

On tourne, sur le boulevard, à droite, puis à gauche, puis à droite!...

GABARROU.

A droite... à gauche... Dites donc!... vous vous fichez de moi ?...

ADOLPHE, ahuri.

Mais, monsieur... (Changeant de ton.) Monsieur ne prend rien ?

GABARROU.

Un grog chaud, très chaud. Il fait un froid de canard dans votre sacré pays!...

ADOLPHE, à part.

Merci... 30 degrés à l'ombre!...

GABARROU.

Et vivement, vivement!

ADOLPHE.

Voilà, monsieur, voilà! (Il va pour sortir et revient.)

A propos... Vous êtes bien l'oncle de M. Valérien... son oncle d'Afrique ?

GABARROU.

Il me semble que ça se voit !...

ADOLPHE.

Alors, ce n'est pas la peine que je mette cette lettre à la poste...

Il la lui remet.

GABARROU.

Une lettre de mon neveu !...

Il la décachète.

ADOLPHE.

Où diable est passé le garçon ? (Remarquant le tablier.) Son tablier !...

Il sort.

GABARROU.

Il est amoureux !... Sois tranquille, va !... tu l'épouseras, ta jeune fille... Autrement, ce ne serait pas la peine d'être le neveu d'un oncle qui vaut quatorze millions !... Brrr ! Sale température !...

Il se frotte les mains et s'agite comme quelqu'un qui a froid.

MACON, sortant du cabinet de droite, suivi de Liquette et remettant sa décoration.

Je vous remercie, mademoiselle... Les renseignements que vous m'avez fournis à titre documentaire...

LIQUETTE.

Sais-tu, mon vieux, que t'es encore un peu là, à titre documentaire ?...

MACON.

Prenez garde !...

LIQUETTE.

Oui, mon coco... Tu n'oublieras pas mes deux amis?...

MACON.

C'est entendu... Adieu.

LIQUETTE, le suivant.

Torcy et Valérien Davairne!...

MACON.

Parfaitement ! Parfaitement !...

Il sort vivement.

GABARROU, qui s'est retourné seulement en entendant le nom de son neveu, à Liquette.

Pardon... Vous avez parlé de Valérien Davairne ?

LIQUETTE, importante.

Un ami que je recommande pour son examen!...

GABARROU.

Je suis l'oncle de Valérien...

LIQUETTE.

Ah! bah! Enchantée!... Soyez tranquille, il sera reçu.

ADOLPHE, rentrant par l'escalier.

Un grog bien chaud !

GABARROU.

Donnez vite. (Il boit et se brûle.) Cré bon Dieu!... Je vous l'ai demandé chaud, je ne vous l'ai pas demandé bouillant.

LIQUETTE, compatissante.

Çe t'a brûlé, mon coco ?

GABARROU.

Pardon, jeune négresse, je n'ai pas l'habitude de me laisser tutoyer par les femmes... (Jetant une pièce sur la table et s'en allant.) A-t-on jamais vu ?

LIQUETTE, d'abord interloquée, puis furieuse.

Négresse !... Il m'a appelée !... Attends un peu !... Je vais te montrer si j'ai la peau blanche !...

Elle retrousse ses jupes pour courir plus vite et se lance à la poursuite de Gabarrou.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Une salle d'examens à la Faculté de Droit.

La scène est divisée par une cloison en deux parties de dimensions inégales. A gauche, occupant environ les deux tiers de la scène, c'est la salle d'examen. Portes à gauche au premier plan pour les professeurs et au fond pour le public. Fenêtre à gauche, troisième plan. En scène, à gauche et un peu oblique, une grande table recouverte d'un tapis vert et surchargée de livres et de papiers. Entre cette table et la paroi de gauche, trois fauteuils pour les examinateurs. En face, trois sièges pour les candidats. Au fond, à gauche de la porte, un thermomètre contre le mur. A droite, gradins pour le public. La cloison est percée d'une porte au milieu. A droite le vestiaire : portes au fond et à droite premier plan. Le long du mur, des robes et des vêtements sont suspendus à des portemanteaux.

SCÈNE PREMIÈRE

MACON-PARTHENAY, CAVERLAIN, JOBART, CROBERT, TROIS CANDIDATS.

Au lever du rideau, fin d'une série d'examens. Mâcon-Parthenay est assis devant la table entre Caverlain et Jobard. Caverlain est un homme d'une quarantaine d'années, portant monocle, au cheveu rare, au parler sec et prétentieux. Jobard est un vieux professeur, très déprimé par une longue carrière. Les trois professeurs sont en robes. En face d'eux sont les trois candidats, également en robes. L'un est debout à la table, les deux autres assis. Crobert, l'appariteur, en habit avec la chaîne traditionnelle passe du vestiaire dans la salle d'examens pendant la réplique suivante.

MACON, au candidat qui est debout

Je vous remercie, monsieur. (Le candidat s'assied. Mâcon ferme un livre, marque une note, et dit, très solennel :) Messieurs, votre examen est terminé; vous pouvez vous retirer...

CROBERT, aux candidats qui se lèvent.

Par ici, Messieurs... le jury va délibérer.

Il les précède au vestiaire.

PREMIER CANDIDAT, bas à l'autre, en traversant la scène.

Ce Caverlain, quelle rosse!

DEUXIÈME CANDIDAT, même jeu, en grinçant les dents.

Putois!

Ils passent au vestiaire. Pendant la scène suivante, aidés par Crobert, ils échangent leurs robes contre des vêtements de ville et sortent au fond.

SCÈNE II

MACON-PARTHENAY, CAVERLAIN, JOBARD.

Après la sortie des candidats, les professeurs se lèvent.

MACON.

Messieurs, la délibération est ouverte.

CAVERLAIN, très haut à l'oreille de Jobard.

Encore une série déplorable !

JOBARD, s'épongeant le front.

Oui... la chaleur est épouvantable ! Voyons le thermomètre ?

Il va le consulter.

CAVERLAIN, à Mâcon.

Ne trouvez-vous pas que la surdité de notre collègue s'accentue de jour en jour ?

MACON.

J'en suis affligé pour lui.

CAVERLAIN.

Peut-être conviendrait-il de signaler au recteur les progrés de cette infirmité ?

MACON.

Je m'en garderais bien !... M. Jobard ne désire pas sa retraite...

CAVERLAIN.

Cependant, s'il cause préjudice aux candidats, dont il n'entend pas les réponses ?

MACON, souriant.

C'est en les entendant, qu'il leur en causerait !...

CAVERLAIN.

Le fait est qu'ils sont d'une nullité... (Prenant un papier sur la table.) Voici mes notes.

JOBARD, revenant vers Mâcon.

Vingt-neuf degrés!

MACON, indifférent.

Oui... (Très haut.) Vos notes ?

JOBARD.

Ça en dénote ?... Au moins quarante-cinq au soleil!...

MACON, criant.

Vos notes?

Il montre à Jobard le papier de Caverlain.

JOBARD, comprenant.

Ah! parfaitement!... Quand la température s'élève, mon oreille droite devient paresseuse.

Il va prendre ses notes sur la table.

MACON, lisant celles de Caverlain.

Trois noires!... Mon cher collègue, vous avez la notation sévère!

CAVERLAIN.

Ces candidats ne savaient rien... S'ils avaient suivi mon cours...

MACON.

Cependant, le troisième...

CAVERLAIN.

Aussi mauvais que les autres... Toujours les mêmes défauts... Aller chercher midi à quatorze heures... Ne pas se mettre en face de la question!...

JOBARD.

Voici mes notes.

MAÇON, les regardant

Deux blanches et une rouge-blanche.

CAVERLAIN, ironique à Jobard.

Vous êtes indulgent.

JOBARD.

J'entends bien... Il ne faut pas décourager les jeunes gens...

MAÇON, revenant à la table.

Messieurs, d'après vos notes et les miennes propres, le troisième candidat est seul admis...

JOBARD.

Combien de reçus?

CAVERLAIN.

Un... c'est scandaleux!

JOBARD.

Il y en a deux?

CAVERLAIN, hurlant.

Un!... Un seul, et c'est encore de trop!

Il montre un doigt.

JOBARD.

Ah! merci... Quand il fait chaud mon oreille gauche est un peu rebelle...

MAÇON, consultant sa liste.

Voyons : dans la série suivante, nous avons MM. Davairne, Barbotan et Torcy... Ah! mon cher Caverlain, je tiens à vous signaler le jeune Davairne : C'est un candidat intéressant et consciencieux... Je serais désolé de le voir échouer.

CAVERLAIN.

Ma bienveillance lui est acquise.

MACON.

Je vous recommande également le jeune Torcy.

CAVERLAIN, avec une nuance d'ironie.

Ah !... Et Barbotan ?...

MACON.

Je ne connais pas Barbotan.

CAVERLAIN.

C'est entendu...

MACON.

Il va sans dire que votre indulgence ne doit pas excéder certaines limites...

CAVERLAIN.

N'ayez crainte !... Ces dames vont bien ?

MACON.

Très bien. Merci...

Il sonne.

SCÈNE III

LES MÊMES, CROBERT, puis MADAME MACON, BERTHE.

MACON, tendant les notes à Crobert qui entre de droite.

Tenez, Crobert... portez ces résultats au secrétariat...

CROBERT.

Bien, M. le professeur. Je venais dire que madame et mademoiselle Mâcon-Parthenay désirent voir M. le Professeur.

MACON.

Tiens! A quel propos?... Faites entrer...

CAVERLAIN.

Je serais heureux de saluer ces dames.

Crobert sort.

JOBARD, à Mâcon.

Vous donnez déjà l'ordre d'introduire la nouvelle série?...

MACON, très haut.

Non. C'est ma femme...

JOBARD.

Ah! Il y a une femme parmi les candidats?... Je ne déteste pas cela!...

Entrent, par le vestiaire, madame Mâcon, très raide, très gourmée, fort accent anglais et Berthe.

CAVERLAIN, se précipitant.

Chère Madame... Mademoiselle...

MADAME MACON.

Bonjour, monsieur.

Shake hands. Berthe s'incline froidement.

MACON, à Jobard.

Mon cher collègue, vous connaissez déjà madame Mâcon-Parthenay et Berthe, ma fille...

JOBARD, regardant Berthe.

Oui, Camille... mademoiselle Camille...

MACON.

Ma fille!...

MADAME MACON, à Caverlain.

Cher monsieur... N'oubliez pas, ce soar, vous di-

nez avec nous avant d'auditionner la parloterie de Théodule ?...

CAVERLAIN.

Sa conférence ?... J'y songe... vous êtes mille fois aimable.

JOBARD, à Mâcon.

J'entends bien... vous m'invitez à une fête?...

MACON.

Je compte exposer devant quelques amis les bases d'un grand ouvrage que je prépare sur la jeunesse des Ecoles, ses mœurs... leur décadence...

JOBARD.

La danse, mon bon ami !... Ce n'est plus de mon âge !...

MACON, découragé, à Berthe.

Il vaut mieux lui écrire la phrase : Je vais te dicter.

Ils s'installent près de la table.

CAVERLAIN, bas à madame Mâcon.

Madame... Je vous confiai jadis des espérances que vous daignâtes encourager...

MADAME MACON.

Oui... Je serais tout à fait très heureuse de faire épouser avec vous la fille de Mâcon...

CAVERLAIN, s'inclinant.

Madame !...

MADAME MACON.

Vous le savez, je suis originale, d'Angleterre... On ne s'aperçoit pas, à mon causer, parce que j'élocutionne bien le Français...

CAVERLAIN, bassement flatteur.

Admirablement!

MADAME MACON.

Je suis, pourtant... Aussi, votre correction, le distinction des façons m'avait beaucoup très vivement plu...

CAVERLAIN.

Alors, je puis espérer ?...

MADAME MACON.

Certainement... à moins qu'un autre nouveau amateur...

CAVERLAIN.

Un autre prétendant... pour mademoiselle Berthe ?...

MADAME MACON.

Pas encore prétendant... On m'a simplement parlé d'un jeune homme très riche... excessivement...

CAVERLAIN.

Et puis-je connaître le nom ?

MADAME MACON.

Davairne... un étudiant...

CAVERLAIN, à part.

Et Mâcon a osé me le recommander!...

MADAME MACON, ingénument.

S'il n'est pas correct, je dirai que je préfère vous... Mais s'il est aussi correct, étant beaucoup plus riche...

CAVERLAIN, amer.

Oui... oui... je comprends... Mille grâces!...

JOBARD, lisant la phrase que Berthe vient d'écrire.

J'y suis !... Une conférence... Entendu mon cher collègue...

CAVERLAIN, à Mâcon.

Vous avez sans doute à causer avec ces dames ?... Nous vous laissons...

MACON.

Une minute... je vous rejoins.

CAVERLAIN, à Jobard.

Venez-vous prendre l'air dans la cour ?

JOBARD.

C'est vrai... l'air est d'un lourd !...

Ils sortent au fond.

SCÈNE IV

MACON, MADAME MACON, BERTHE.

MACON.

Vous avez à me parler ?

MADAME MACON.

J'ai... d'une chose très beaucoup importante... Berthe est entrée en flirt avec un jeune homme...

MACON, stupéfait.

Hein ?

BERTHE.

Oui, papa... un jeune homme qui m'a sauvé la vie...

MACON.

Où ça ?... Quand ça ?

BERTHE.

Le tramway que j'avais pris ce matin pour aller à la Sorbonne a été renversé par un autobus.

MACON, effrayé.

Le tramway, dans lequel....

BERTHE.

Oui, papa... mais personne n'a été blessé...

MACON.

Alors on ne t'a pas sauvé la vie ?...

BERTHE.

La peur... le saisissement... Je m'étais évanouie... Quand j'ai repris connaissance, un jeune homme était près de moi, me prodiguant les soins les plus attentifs...

MACON.

C'est pour cela que tu l'aimes ?

BERTHE.

Depuis deux mois, je le rencontrais chaque jour, au cours de M. Allanson.

MACON.

Et c'est aujourd'hui, seulement, que tu nous avertis !...

BERTHE.

Il ne m'avait jamais adressé la parole.

MACON.

Beau dommage !

BERTHE.

Et sans cet accident, j'ignorerais encore ses sentiments.

MACON.

En voilà une histoire !

MADAME MACON, sentimentale.

C'est une histoire d'amour.

MACON.

Mais enfin, qui est ce jeune homme ? Comment s'appelle-t-il ?

BERTHE.

Valérien Davairne.

MACON, à part.

Davairne !... Celui que cette Liquette...

MADAME MACON.

Vous connaissez ?... un étudiant ?

MACON, éludant.

Un étudiant !... sans situation...

MADAME MACON.

Il est orphelin...

MACON.

Ce n'est pas une situation.

BERTHE.

Il est l'héritier d'un oncle très riche.

MACON.

Où est-il, cet oncle ? Que fait-il ?

BERTHE.

Il est en Afrique, depuis douze ans !...

MADAME MACON.

C'est une vieille colon.

MACON.

Peu importe !... et puisque Caverlain nous a demandé ta main...

BERTHE.

Je n'aime pas monsieur Caverlain, papa!

MADAME MACON.

Voilà ! Elle n'aime pas...

MACON.

Allons donc ! Elle est à un âge où l'on n'y voit pas clair dans ses propres sentiments... Berthe épousera Caverlain.

BERTHE.

Et je le tromperai avec Valérien.

MACON, interloqué.

Qu'est-ce qu'elle dit?

MADAME MACON.

Shoking ! Berthe ! Shoking !

MACON.

Venez avec moi... Attendez que j'aie fait passer l'examen. Nous rentrerons ensemble... (En s'en allant.) En voilà une histoire !

MADAME MACON.

Si, seulement, cette jeune colon, il avait la distinction de M. Caverlain...

Elle sort avec Berthe à la suite de Mâcon.

SCÈNE V

CROBERT, RADADA.

CROBERT, entrant du fond, suivi de Radada.

Mais, petite malheureuse, tu seras donc toujours la même !...

RADADA.

Ce n'est pas de ma faute, mon parrain.

CROBERT.

Non, c'est de la mienne!

RADADA.

Je croyais cette fois que c'était pour de bon...

CROBERT.

Qu'entends-tu par là ? Ce Davairne t'a-t-il fait des promesses formelles ?

RADADA.

Il me disait qu'il m'aimerait toujours.

CROBERT.

Naturellement... Qu'est-ce que tu veux qu'il te dise ? Et tu l'as cru ?

RADADA.

Oui, mon parrain.

CROBERT.

Comme tu avais cru les autres !...

RADADA.

Oui, mon parrain... Mais avec celui-là, je pensais que ça durerait longtemps, et quand ça dure longtemps...

CROBERT.

Quoi... quand ça dure longtemps?

RADADA.

Des fois, ça dure toujours...

CROBERT.

C'est là ton raisonnement?

RADADA.

Oui, mon parrain.

CROBERT.

Il est joli!... et tu vois où il te mène!... Te repens-tu, au moins?

RADADA.

Oui, mon parrain.

CROBERT.

Tu es bien décidée à ne plus recommencer?

RADADA.

Bien décidée, mon parrain.

CROBERT.

Nous verrons... tu vas rentrer à la maison et tu m'y attendras.

RADADA.

Oui, mon parrain.

CROBERT.

Et tu ne te retourneras pas en route!...

RADADA.

Non, mon parrain, je n'ai pas le cœur à ça!...

Elle va pour sortir au fond.

CROBERT, *la ramenant.*

Viens par ici... Ce n'est pas la peine que tu passes au milieu des étudiants...

RADADA.

Il n'y a pas de danger, allez, je suis bien guérie!...

CROBERT.

C'est la treizième fois que tu es guérie!... Allons, passe devant, et quant à ton séducteur!...

Geste de menace.

RADADA.

Ah! vous savez, au fond, je ne lui en veux pas tant que ça!...

CROBERT.

Tu le regrettes alors?

RADADA.

Non! oh non!... c'est fini, je vous dis, bien fini!... (Prête à pleurer.) C'est fini pour toujours...

Elle éclate en sanglots et sort à droite, premier plan.

CROBERT, la suivant.

Ah! les femmes!... Toutes plus... les unes que les autres!...

Il sort.

SCÈNE VI

GABARROU, LIQUETTE, puis CROBERT.

LIQUETTE, entrant avec Gabarrou.

Venez avec moi, nous allons parler à l'appariteur... Ah! Il n'y est pas... Attendons-le... Ça ne sera pas long... C'est que je l'ai pratiquée, moi, l'Ecole de droit!

GABARROU.

En effet, je vois...

LIQUETTE.

Et vous reconnaissez que je vous suis utile ?

GABARROU.

Je le reconnais.

LIQUETTE.

Si vous voulez, je pourrai continuer ?...

GABARROU.

A quoi faire?

LIQUETTE.

A vous guider dans Paris. Je vous mènerai dans les bons endroits.

GABARROU, *déclinant.*

Je vous remercie...

LIQUETTE.

C'est donc que je ne vous plais pas ?

GABARROU.

Au contraire ?... Je vous trouve drôlette...

LIQUETTE.

Il y a des moments où je suis encore plus drôle que ça !

GABARROU.

Elle est drôlette !... Ah ! ça! Il ne vient pas, cet appariteur ?

LIQUETTE.

Un peu de patience !... Ce que t'es vif!... Allons bon! voilà que je vous tutoie!...

GABARROU.

Je m'y habitue ! (*Allant et venant.*) On gèle ici !...

LIQUETTE.

On gèle !... T'es pas fou ! (Apparaît Crobert.) Tenez, le voilà l'appariteur.

CROBERT, à part.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?... (Haut.) Qu'est-ce que vous faites là ? Vous désirez ?

GABARROU.

Parler à M. Mâcon-Parthenay.

CROBERT.

Impossible en ce moment!...

GABARROU.

Parce que ?

LIQUETTE, l'attirant bas.

Donne-lui la pièce... Sans ça !...

GABARROU, même jeu.

Combien ?

LIQUETTE.

Un louis.

GABARROU.

Un louis!... mâtin !... (A Crobert.) Voici pour vous !

CROBERT, hésitant tout en prenant l'argent.

C'est que...

GABARROU.

Et au trot donc ! Sacrédié !

LIQUETTE.

Ce qu'il est vif!

GABARROU, donnant sa carte.

Voici ma carte. Vous direz à ce monsieur qu'il s'agit d'une affaire qui l'intéresse.

CROBERT.

Ah! c'est différent!... Dès l'instant qu'il s'agit... Je cours...

GABARROU.

C'est ça... Au trot!... (Crobert sort à gauche.) Cent sous auraient suffi!

LIQUETTE.

Tu sais, à Paris, mon vieux... comment qu'on t'appelle de ton petit nom?

GABARROU.

Achille!

LIQUETTE.

C'est gentil... J'aime ça... Tu sais, Achille, à Paris, faut pas y regarder... faut être généreux... quand on a le moyen... Toi, tu as le moyen!...

GABARROU.

Sans doute... Mais, cristi, que j'ai donc froid!...

Il claque des dents.

LIQUETTE.

C'est vrai que tu grelottes!...

GABARROU.

C'est la fièvre... Je suis sous le coup d'un accès de fièvre!...

LIQUETTE.

Si tu veux, je te soignerai?

GABARROU.

Merci. J'aurais dû me vêtir davantage...

LIQUETTE.

Moi, je trouve qu'il fait une sacrée chaleur!... (Indiquant son corsage très échancré.) Et, pourtant!...

GABARROU, la lorgnant avec intérêt.

Oui, vous ne découragez pas les courants d'air...

LIQUETTE.

J'ai la peau blanche, hein ?

GABARROU.

Peuh! moi, ça m'est égal... J'ai l'habitude des femmes noires.

LIQUETTE.

Ça, mon vieux, je ne pourrai pas te l'offrir dans le jour!...

CROBERT, rentrant de gauche.

Si monsieur veut bien attendre ici, M. le Professeur Mâcon-Parthenay sera à lui dans cinq minutes...

GABARROU.

Cinq minutes, c'est long!...

LIQUETTE.

Veux tu que je te tienne compagnie?

GABARROU.

Non!... non!

LIQUETTE.

Alors je t'attends, en face, à la taverne ?

GABARROU.

Si vous voulez.

LIQUETTE.

Oui... tu verras que je te serai utile!... (A part.) Je crois que j'ai fait là un chopin à la hauteur!...

Elle sort au fond.

GABARROU, à gauche.

Elle est drôlette, cette petite... J'ai envie de l'at-

tacher à ma personne comme domestique, bonne à tout faire... (Il regarde sa montre.) Cinq minutes !... Je n'aime pas attendre!...

Pendant ce qui suit, il se bat les flancs pour se réchauffer, puis sort un moment dans la galerie.

SCÈNE VII

GABARROU, CROBERT, TORCY, BARBOTAN.

CROBERT, à droite, ouvrant la porte du fond et appelant

Les candidats de la série 17! (A Torcy qui entre.) Vous en êtes ?

TORCY.

J'en suis. Voici ma collante!

Crobert la prend.

CROBERT.

Vous pouvez commencer à vous déshabiller... (Appelant.) Barbotan! (Regard circulaire.) Absent!... Davairne ! (Avec un sursaut.) Ah ! par exemple!...

TORCY.

Il vient... Il est chez le coiffeur...

CROBERT.

Davairne ?... Vous connaissez Davairne ?

TORCY.

C'est mon meilleur ami.

CROBERT.

Je ne vous en fais pas mes compliments!...

Il va prendre une robe au porte-manteau.

TORCY.

Tiens!... Pourquoi?...

Il met sa robe aidé de Crobert.

CROBERT.

Un suborneur! Un débauché!

TORCY.

Davairne?

CROBERT.

Oui, monsieur. Je sais ce que je dis!...

TORCY.

N'en parlons plus, alors!...

BARBOTAN, entrant, l'air mal à son aise, zézaiement prononcé.

La 17e série?...

CROBERT.

C'est ici... Vous êtes Darvairne?

BARBOTAN.

Non... Je suis Barbotan... J'ai un trac!... et quand j'ai le trac, ça me correspond dans l'intestin!...

CROBERT.

Vous frappez pas... Si vous saviez quels crétins j'ai vu recevoir!...

TORCY.

Merci... Charmant!... (Allumant une cigarette.) Je vais en griller une dans la cour.

Il sort.

CROBERT, à Barbotan.

Là... vous voilà habillé.

BARBOTAN, lugubre.

La dernière toilette !... (Gémissant.) Aïe ! Aïe ! Aïe !...

CROBERT.

Qu'avez-vous ?

BARBOTAN.

C'est ma rosse d'intestin !...

Il parle à l'oreille de Crobert.

CROBERT.

Ah ! ah !... Au fond de la galerie, à gauche.

BARBOTAN.

Merci... (En sortant.) Cristi !... J'en ferai une maladie ! !

SCÈNE VIII

CROBERT, NAPOLÉON.

NAPOLÉON, entrant, habillé en étudiant très « Vie de Bohème », vaste pantalon de velours, lavallière, bérêt.

Salu-e !

CROBERT.

Qu'est-ce que vous voulez ?

NAPOLÉON.

Je viens passer mon examen... On m'a renvoyé ici... dans l'arrière-boutique...

CROBERT, froissé.

Arrière-boutique !... Comment vous appelez-vous ?

NAPOLÉON.

Valérien Davairne... V'là mon passeport...

Il lui remet sa convocation.

CROBERT, menaçant.

Ah ! C'est vous Davairne ?

NAPOLÉON.

Soi-même, mon petit père !...

CROBERT, sec.

Pardon, monsieur... je ne suis pas votre petit père...

NAPOLÉON.

C'est histoire de rigoler !

CROBERT, avec intention.

Pas plus que je ne veux être votre petit parrain.

NAPOLÉON, étonné.

Mon petit parrain ?

CROBERT, même jeu.

Oui, monsieur... votre petit parrain par alliance... illégitime ?...

NAPOLÉON, étonné.

Illégitime ?... Qu'est-ce qu'il chante ?

CROBERT, à part.

Oui... fais l'imbécile !... (Haut, lui tendant une robe.) Je vous attends...

NAPOLÉON.

Qu'est-ce que vous attendez ?

CROBERT.

Que vous soyez disposé à mettre cette robe !

NAPOLÉON.

Cette pelure !... Il faut que ?...

CROBERT.

Vous devez le savoir !... Vous n'en êtes pas à votre premier examen...

NAPOLÉON, vivement.

Moi ?... mon premier ?... Ah non ! alors... J'en ai passé !... Si vous saviez ce que j'en ai passé...

CROBERT.

Deux en tout.

NAPOLÉON.

Deux en tout... J'allais le dire... Celui d'aujourd'hui, ça fera trois... Avec la robe, quatre machines à passer... Ah ! Ah !... (Il rit. Crobert le regarde sévèrement. Il s'arrête.) A quoi ça sert, votre sarrau ?

CROBERT.

Je n'en sais rien... personne n'en sait rien... C'est une tradition...

NAPOLÉON.

Elle va me tenir chaud, la tradition !...

CROBERT, lui jetant la robe sur les bras.

Quand vous serez disposé, vous le direz. Déshabillez-vous.

Sortie à droite, premier plan.

NAPOLÉON, seul, commençant à ôter son pantalon.

Me déshabiller, qu'il a dit ?... Alors, c' t'examen, c'est comme une espèce de conseil de révision ! (Il apparaît en caleçon rapiécé. Sur le derrière, s'étalent, bien visibles pour le public, deux initiales : N. P.) Tant mieux ! parce que pour la chose de l'anatomie, j'en crains

pas beaucoup !... (Il accroche ses vêtements au milieu des autres robes et met celle que lui a laissée Crobert) Je crois que je ferai honneur au patron !.. (Se pavanant et faisant des effets de manches.) Me v'là en avocat !...

CROBERT, rentrant.

Vous êtes prêt ?

NAPOLÉON.

Y a encore la bavette !... (Crobert lui passe le rabat.) Je vais en avoir un jus... Mince de conquêtes !...

CROBERT, avec intention.

Il y a des individus qui ne se contentent pas d'une victime... Rien ne peut apaiser leur soif de débauches !...

NAPOLÉON.

Qu'est-ce que vous voulez ? Quand on a soif !...

CROBERT.

Ces gens-là, monsieur, possèdent une conscience bien dégradée !... .

NAPOLÉON.

En ont-ils seulement une, de conscience ?... (A part.) Faut pas le contrarier.

CROBERT.

Et je les méprise, monsieur, et je leur crache dessus !...

NAPOLÉON.

Pas tant que moi !

CROBERT.

A bon entendeur, salut !

NAPOLÉON.

Salu-e !... (A part.) Il est tout à fait louftingue !...

CROBERT.

Vous allez aller rejoindre vos camarades. On vous appellera.

NAPOLÉON.

Entendez. Ne vous pressez pas!

Sort au fond.

CROBERT.

Canaille!...

SCÈNE IX

GABARROU, CROBERT.

GABARROU, qui vient de rentrer dans la salle d'examen, ouvrant la porte du vestiaire.

Psst! hé!...

CROBERT, passant dans la salle.

Monsieur?

GABARROU.

Il ne vient pas votre Mâcon!... Je n'aime pas qu'on me fasse poser, vous savez?...

CROBERT.

Il avait dit cinq minutes!...

GABARROU.

Avec ça, je suis glacé!...

CROBERT.

Glacé?

GABARROU.

Vous n'avez donc pas de calorifère?

CROBERT.

Nous en avons un pour l'hiver.

GABARROU.

Vous allez l'allumer...

CROBERT.

Plaît-il ?

GABARROU.

Et vivement... Au trot!... (Lui donnant un billet.) Tenez.

CROBERT.

Cent francs!

GABARROU.

Et vous aurez un louis par degré au-dessus de 28, à ce thermomètre...

CROBERT.

Un louis par degré. Je vais, monsieur, je vais!... (S'en allant.) Pour ce prix-là, je mettrais le feu à la Faculté!... (Mâcon paraît à gauche.) Voici monsieur le professeur!... (En sortant.) Il est toqué, cet homme-là!...

SCÈNE X

GABARROU, MACON, puis CROBERT.

GABARROU, à Mâcon qui entre.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais voici en deux mots l'objet de ma visite... Je suis l'oncle et le tuteur d'un de vos élèves : Va-

lérien Darvaine et j'arrive ce matin de la Côte-d'Ivoire!...

MACON, à part.

C'est le colon.

GABARROU.

Mon premier soin a été de me mettre à la recherche de mon neveu. Je ne l'ai pas rencontré.

MACON.

Vous ne l'avez pas encore vu ?

GABARROU.

Non. Mais on m'a remis une lettre qu'il venait justement de m'écrire pour me faire part de ses intentions matrimoniales : Il aime votre fille. Il en est aimé. Voulez-vous nous accorder sa main ?

MACON.

Je suis très honoré...

GABARROU.

J'ajoute que ma fortune s'élève à quatorze millions. Valérien en aura la moitié, le jour de son mariage...

MACON, impressionné.

Sept millions !

GABARROU.

Il ne le sait pas. C'est une surprise que je lui ménage.

MACON.

Joli cadeau pour un enfant!...

GABARROU.

Alors, c'est une affaire entendue ?

MACON.

Je vous demanderai la permission d'en conférer avec madame Mâcon-Parthenay.

GABARROU.

A quoi bon ? Vous êtes le maître.

MACON.

Certainement.

GABARROU.

En affaires, j'aime la rondeur. Répondez-moi carrément : c'est oui ? c'est non ?...

MACON, à part.

Sept millions ! Tant pis ! (Haut.) C'est oui !

GABARROU.

A la bonne heure ! Je puis informer mon neveu ?...

MACON.

Parfaitement ! Je vais le faire appeler !... (Ouvrant la porte du vestiaire.) Crobert ?

CROBERT.

Monsieur le professeur ?

MACON.

Envoyez-nous M. Valérien Davairne ?...

CROBERT.

Bien, monsieur le professeur.

Il sort au fond par le vestiaire.

GABARROU.

Je suis impatient de le revoir... Depuis 12 ans!...

MACON.

Il a dû changer !...

CROBERT, entrant, suivi de Napoléon.

Eh bien !... Est-ce pour demain ?

NAPOLÉON.

Dites-donc ! Faudrait voir à ne pas me parler sur ce ton-là... parce que j'aurais vite fait de vous envoyer baigner !...

CROBERT.

Monsieur !...

MACON, intervenant.

Qu'y a-t-il ?

NAPOLÉON.

C'est le vieux groom, qui se permet des insolences !...

MACON.

Calmez-vous ! Votre oncle est là qui vous attend.

NAPOLÉON.

Mon oncle ! Quel oncle ?

Il entre à gauche suivi de Mâcon.

CROBERT.

Vaurien !...

SCÈNE XI

Les Mêmes, NAPOLÉON.

GABARROU.

C'est lui ! C'est bien lui ! L'enfant de ma sœur
Dans mes bras !

Il le serre dans ses bras.

NAPOLÉON, *à part.*

Qu'est-ce qui lui prend à celui-là ?

GABARROU.

Tu ne me reconnais pas ? Gabarrou, l'oncle Gabarrou...

NAPOLÉON, *cherchant.*

L'oncle Gabarrou ?

GABARROU.

Il ne se souvient pas !... C'est forcé... Il avait onze ans... (A Mâcon.) C'est un gaillard, hé ?

MACON.

Il a l'air, en effet...

GABARROU.

Tout le portrait de ma sœur. Je l'aurais reconnu entre mille.

MACON.

La voix du sang !

NAPOLÉON, *à part.*

Est-ce qu'ils vont me la faire longtemps ?

GABARROU.

Tu te portes bien, hé ?

NAPOLÉON.

Pas mal, et toi ?... (A part.) Puisqu'il me tutoie!..

GABARROU.

Il a une bonne figure, franche, ouverte... Je suis sûr qu'il ne sait pas mentir... (A Napoléon.) Tu ne sais pas mentir ?

NAPOLÉON.

Je saurais si je voulais... Je sais tout faire !

GABARROU.

Mais tu ne veux pas... Tout le portrait de ma sœur !

NAPOLÉON, à part.

Ah ! la barbe !

GABARROU.

En voilà une qui ne fardait pas la vérité... (A Macon.) Tenez, vous... vous lui auriez demandé : « Comment me trouvez vous ? »... Elle vous aurait répondu : « Pas bien !... »

MACON.

Permettez !

GABARROU.

C'était son caractère !...

NAPOLÉON, riant, à part.

Il en a de bonnes, Gabarrou !...

GABARROU.

Chère sœur !... Je lui avais bien promis de ne pas abandonner son enfant... Malheureusement les affaires... Je ne pouvais pas être ici et là-bas !...

NAPOLÉON.

Turellement !

GABARROU.

Tu le comprends ?

NAPOLÉON.

Parbleu !

GABARROU.

Il est intelligent ! (A Napoléon.) Tu es intelligent.

NAPOLÉON.

On a sa petite part.

GABARROU.

Dis-moi, Valérien ?...

NAPOLÉON, regardant derrière lui.

Plaît-il ?... (Comprenant.) Ah oui !...

GABARROU.

J'ai à t'annoncer deux choses qui te feront plaisir...

NAPOLÉON.

Allez-y !

GABARROU.

Conformément à la lettre que tu m'as adressée ce matin à la Côte d'Ivoire, et que j'ai reçue quelques instants plus tard...

NAPOLÉON.

Mince de vitesse !

GABARROU.

J'ai fait à monsieur Mâcon-Parthenay des ouvertures...

NAPOLÉON.

Ah bah ! pauvre homme !

GABARROU.

Il t'accorde la main de sa fille...

NAPOLÉON.

A moi ?

GABARROU.

Tu épouseras celle que tu aimes !... Tu ne t'attendais pas à une pareille joie ?

NAPOLÉON.

Pour sûr !

GABARROU.

Ce n'est pas tout...

NAPOLÉON.

Y en a encore ?

GABARROU.

J'ai quatorze millions!...

NAPOLÉON.

Mâtin !...

GABARROU.

Tu en as la moitié.

NAPOLÉON.

Moi ?

GABARROU.

Oui. Tu possèdes sept millions.

NAPOLÉON.

Où donc, que j'y courre ?

GABARROU.

Je te les verserai le jour de ton mariage.

NAPOLÉON.

Ah ! bien !...

GABARROU.

Ça te laisse froid, on dirait ?

NAPOLÉON.

Ah !... moi... l'argent !...

GABARROU.

Noble désintéressement !

NAPOLÉON, *à part.*

Pour ce qu'il m'en reviendra !...

GABARROU.

Et maintenant, remercie ton beau-père...

NAPOLÉON, tendant la main à Mâcon.

Beau-père !

GABARROU.

Embrasse ton oncle !...

NAPOLÉON, l'embrassant, à part.

C'est une manie.

GABARROU.

Et va te préparer à la lutte !

NAPOLÉON.

On va lutter ?

GABARROU.

A ton examen...

NAPOLÉON.

Ah ! oui... en effet. (Il passe dans le vestiaire et dit à Crobert qui lisait son journal.) Tout de même, c'est dommage !... Une femme avec sept millions... Et comment qu'on se l'appuierait !...

Il sort au fond.

CROBERT, à part.

Apache !

Il sort au fond.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins NAPOLÉON.

GABARROU, à Mâcon.

Il vous plaît, hein ?

MACON, éludant la question.

Dites-moi... les sept millions, c'est en bonnes valeurs ?

GABARROU.

Certainement.

MACON.

Parce que si c'était en propriétés, là-bas... des terrains vagues...

GABARROU, froissé.

Comment ? des terrains vagues !...

MACON.

Je vais vous présenter à ces dames...

GABARROU.

Volontiers. Ensuite, j'irai faire un petit tour, au trot... J'ai besoin de me réchauffer...

MACON.

Allons donc !...

GABARROU, près de la porte de gauche.

Après vous.

MACON.

Je n'en ferai rien !

Ils sortent.

SCÈNE XIII

VALÉRIEN, TORCY, NAPOLÉON, puis CROBERT et BARBOTAN.

VALÉRIEN, entrant du fond, côté vestiaire, suivi de Torcy.

Tu es sûr ?

TORCY.

Sûr et certain. C'est Mâcon-Parthenay qui remplace Babbé-Melval.

VALÉRIEN.

Alors, il faut que je passe mon examen moi-même.

TORCY.

Parce que ?

VALÉRIEN.

Parce qu'il est impossible qu'un autre Valérien Davairne se présente devant Mâcon-Parthenay...

TORCY, insistant.

Parce que ?...

VALÉRIEN.

Parce que c'est sa fille que j'aime... tu le sais bien !...

TORCY.

Oh ! il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Davairne !...

VALÉRIEN.

Non, plutôt un échec que de m'exposer à une pareille méprise !....

NAPOLÉON, entrant du fond.

Eh bien ! c't'examen ?

VALÉRIEN.

Vous ne le passez plus.

NAPOLÉON.

Et mes deux mille balles ?

VALÉRIEN.

Vous les aurez quand même. Vite, donnez-moi votre robe ?...

NAPOLÉON.

Ah ! bon ! Très bien... Voilà !...

Il relève sa robe.

VALÉRIEN.

Comment, vous n'avez pas de pantalon ?

NAPOLÉON.

On m'a dit de me déshabiller...

VALÉRIEN.

Oh ! là, là, là !

Son de cloche à la cantonade.

VOIX DE CROBERT.

Les candidats de la série 17.

VALÉRIEN.

Vous avez ma collante ?

NAPOLÉON.

Non, je l'ai donnée

VALÉRIEN.

Cré bon sang !

TORCY.

Trop tard !

Crobert entre. Valérien fait signe à Napoléon de rabattre sa robe.

VALÉRIEN.

Fermez ça ! Fermez ça !

CROBERT, allant à gauche.

Par ici, la série 17.

VALÉRIEN, à Napoléon.

Ne vous troublez pas, surtout !

NAPOLÉON.

T'inquiète donc pas !...

VALÉRIEN.

Si, je m'inquiète !... Oh !... Si !...

Il va pour entrer.

CROBERT, l'arrêtant.

Vous n'en êtes pas, de la série 17 ?

VALÉRIEN.

J'accompagne.

CROBERT.

Faites le tour. (A Barbotan qui rentre de droite.) Allons, monsieur, c'est à vous !...

BARBOTAN.

C'est guère la peine, allez !... Je connais mon sort !...

SCÈNE XIV

NAPOLÉON, LIQUETTE, TORCY, CROBERT, BARBOTAN, JOBARD, LES DEUX ÉTUDIANTS, FIGURATION et enfin VALÉRIEN.

PREMIER ÉTUDIANT.

Puisqu'on est recalés, pourquoi veux-tu rester dans cette usine ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT, farouche.

Pour en voir recaler d'autres !

LIQUETTE, entrant du fond, à part.

Je n'ai pas revu mon vieux... Est-ce qu'il me plaquerait déjà ?

TORCY, à Liquette.

Ah! te voilà!

LIQUETTE.

Oui... sois tranquille... Je connais mon devoir.

NAPOLÉON, à Liquette.

Salu... e!

LIQUETTE, le regardant, étonnée.

On dirait le garçon de la taverne!

Barbotan et Napoléon s'asseoient.

JOBARD, entrant de gauche.

Mes collègues sont en retard...

CROBERT, aux candidats.

Levez-vous. (A Napoléon qui est resté assis, hurlant.) Levez-vous!

NAPOLÉON, se levant.

Ah! C'est à moi ?

JOBARD, à Crobert.

Je vais toujours commencer l'examen... Dieu, qu'il fait chaud dans cette salle!

CROBERT, élevant la voix.

Monsieur le Professeur, on m'a fait allumer le calorifère...

JOBARD.

Oui... oui... Vous n'y pouvez rien faire...

NAPOLÉON.

Mais il est sourd le bon juge ?

PREMIER ÉTUDIANT.

Comme une lanterne.

NAPOLÉON.

Y a du bon!

JOBARD, s'asseyant derrière la table.

Asseyez-vous, messieurs.

NAPOLÉON, à Barbotan qui donne des signes de malaise.

Eh ben, quoi donc, mon vieux... ça ne va pas ?

BARBOTAU, éploré.

Non... j'ai mal au ventre...

NAPOLÉON.

Oh! là! là! Penses-tu qu'il va nous bouffer?

CROBERT.

Silence!

JOBARD.

Monsieur le premier candidat ? (Consultant sa liste.) Monsieur Torcy... (Torcy se lève.) Voyons, monsieur, voulez-vous me dire ce que vous savez de la condition juridique des étrangers en France ?

TORCY, bafouillant.

Les étrangers... qui viennent en France... se trouvent placés dans certaines... conditions juridiques...

Jobard indique qu'il n'entend pas.

CROBERT.

Parlez un peu plus haut ; monsieur le professeur est dur d'oreille...

TORCY, criant.

... dans certaines conditions juridiques.

JOBARD, l'arrêtant.

Pardon... je vous demanderai d'élever un peu la voix... vous parlez dans votre barbe!..

TORCY, hurlant.

Conditions juridiques!

LIQUETTE.

Très bien... Bravo!

CROBERT.

Silence!

JOBARD, indulgent.

Oui... la voix ne sort pas... Vous êtes intimidé... Ça ne fait rien... continuez!

LIQUETTE.

Zut! Alors!

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Putois!

CROBERT.

C'est la chaleur... Continuez!... Moi, j'écoute.

TORCY, il continue en parlant pour Crobert qui a des hochements de tête approbateurs. Jobard suit sur la figure de Crobert l'impression produite par les réponses de Torcy.

La condition juridique des étrangers en France diffère essentiellement de celle des Français à l'étranger. Voici pourquoi : c'est que, dès qu'ils ne sont plus en France, les Français deviennent des étrangers, alors que les étrangers qui quittent l'étranger, ne deviennent pas nécessairement des Français...

JOBARD, regardant Crobert qui manifeste un doute.

La question est controversée, mais enfin...

TORCY, continuant.

L'intérêt de cette distinction nous apparaît considérable... Les étrangers...

JOBARD, l'arrêtant.

Ça suffit, monsieur... je vous remercie...

Torcy s'assied.

LIQUETTE.

Bravo ! Bravo ! (Poussant du coude l'étudiant qui est à côté d'elle.) Va donc, toi !...

PREMIER et DEUXIÈME ÉTUDIANTS.

Bravo ! Bravo !

PREMIER ÉTUDIANT.

Veinard !

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Putois !

CROBERT.

L'auditoire est prié de ne pas manifester.

JOBARD, à Liquette, qui continue à battre des mains.

Mademoiselle est satisfaite des réponses des candidats ?

LIQUETTE.

Moi, je les trouve épatantes !

JOBARD.

Vous êtes contente ?... Moi aussi !... (Il marque une note.) Voyons, Monsieur... (Lisant.) Barbotan ?...

NAPOLÉON, à Barbotan, qui se lève.

Tremble donc pas comme ça, poireau !...

BARBOTAN.

Vous en parlez à votre aise... J'ai des tortillons !...

JOBARD.

Dites-moi, monsieur Barbotan... quelles sont les conditions requises pour se faire naturaliser français ?

BARBOTAN.

Euh!... les conditions... euh !...

Il se tait.

NAPOLÉON, se baissant, comme pour ramasser quelque chose.

Dis n'importe quoi, eh ! navet, puisqu'il est sourd !...

JOBARD, sévère, à Napoléon.

Ne soufflez pas, monsieur le second candidat!...

NAPOLÉON.

Je ramasse ma chaise...

JOBARD.

Vous êtes mal à l'aise ? (A Barbotan.) Eh bien! monsieur ?

BARBOTAN.

Euh! la première condition. (Subitement.) Excusez-moi, il faut absolument que je sorte... Oh! là, la!...

Il disparaît par le vestiaire, en se tenant le ventre.

LIQUETTE, imitant Barbotan.

Il a des tortilons, c't'enfant!...

GROBERT, lui courant après.

Ou va-t-il ?... Monsieur... Monsieur!...

Il sort à la suite de Barbotan, rentre dans le vestiaire au milieu de la scène suivante, s'assied, tire de sa poche un journal et s'endort en le lisant.

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins CROBERT et BARBOTAN.

JOBARD, stupéfait.

Il s'en va?... Sans prévenir!... Quelle inconvenance!... Une noire!

Il marque sa note.

TORCY, à Napoléon.

C'est à vous... L'huissier est parti... profitez-en!...

NAPOLÉON.

Oui, oui... as pas peur...

Il retrousse ses manches, crache dans ses mains puis se lève, tend le bras et fait claquer son pouce contre son index.

NAPOLÉON.

Monsieur!... Monsieur!... C'est à moi!

JOBARD, relevant la tête.

Qu'est-ce que vous voulez? (Se méprenant à cause du geste.) Il y a déjà quelqu'un.

Hilarité générale dans l'auditoire.

JOBARD.

Vous irez quand je vous aurai interrogé... Voyons... Dites-moi si les tribunaux français sont compétents à l'égard des étrangers?

NAPOLÉON, faisant des gestes de conférencier.

Je n'en sais rien, mon petit père, et je m'en bats l'œil!... Seulement, comme il faut jaspiner coûte que coûte, je ne vais pas lâcher le crachoir, à seule

fin de te faire accroire que je suis un étudiant à la redresse!...

JOBARD.

Bien!...

LIQUETTE.

Ce culot!...

NAPOLÉON.

Il est donc nécessaire que je te dise n'importe quoi... Mais ça n'est pas si facile à trouver qu'on pense, vu que n'importe quoi c'est toujours quelque chose... Faut encore que l'inspiration vienne, et, moi, j'ai mes jours... (Entre Mâcon.) Diable! Mâcon!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MACON.

MACON, rentrant de gauche, et allant à la table.

Voyons comment s'en tire le jeune Davairne?...

JOBARD, à Napoléon, qui s'est arrêté.

Continuez, mon ami?...

NAPOLÉON, parlant lentement, pour gagner du temps.

Voilà, m'sieur le professeur, les réponses que j'avais à vous faire, touchant la chose de votre interrogation... Mais ça n'est pas fini... on peut en trouver encore bien d'autres, toujours sur le même sujet, et voici les principales que je...

MACON, sortant, à gauche, à part.

Il va bien... il va bien!...

NAPOLÉON.

Il est parti... (Très vite, à Jobard.) Que te dirai-je de plus, ma vieille bique ?... Pendant les chaleurs' la volaille est à l'intérieur... Il est défendu de descendre avant l'arrêt complet du train... On est prié de tenir les chiens en laisse et de ne pas cracher sur le parquet, car tout appel non justifié expose son auteur à des poursuites judiciaires... et ron... et ron petit patapon!...

VALÉRIEN, qui est entré au fond, vers le milieu de cette tirade suffoqué.

Malheureux!...

LIQUETTE, à Valérien.

Il est sourd.

Pendant ce qui suit, elle lui donne des explications.

JOBARD.

A la bonne heure!... Voilà un garçon qui n'hésite pas, au moins!... Continuez, mon ami ?...

NAPOLÉON, même jeu que plus haut.

Travadjà la moukère!... Voyez donc ce ressort!... Prenez garde à la peinture!... Ah! les petits pois! les petits pois!... T'en as un œil!...

JOBARD, pour dire quelque chose.

Permettez!... Sur ce point, je ne suis pas tout à fait de votre avis. (Rires.) Il y a des jugements qui doivent avoir reçu l'exequatur...

NAPOLÉON, très gentiment.

Je m'en fous! Je m'en fous!... Vive la classe!... Essuyez vos pieds, S. V. P... La garde meurt et ne se rend pas!... Cochon de sommier!... Voilà pourquoi je suis républicain!...

Bravos de l'auditoire.

JOBARD.

Bravo, monsieur !... C'est un plaisir d'examiner un candidat possédant aussi bien ses matières...

Il marque une note.

NAPOLÉON, triomphant, se retournant vers Valérien.

Eh bien, patron!... Croyez-vous que j'ai été un peu là ?...

VALÉRIEN, voyant entrer de gauche Mâcon-Parthenay et Caverlain, effrayé.

Taisez-vous donc, animal!

LIQUETTE, à Valérien, montrant Napoléon.

Dis donc, c'est celui qui te remplace ?

VALÉRIEN.

Oui... J'ai bien peur!...

LIQUETTE.

Laisse donc... on va t'aider!...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MACON, CAVERLAIN.

JOBARD, à Mâcon.

Ah! mon cher collègue, je viens précisément de terminer mes interrogations.

MACON.

Nous allons vous remplacer...

JOBARD, s'épongeant le front.

C'est vrai, je suis harassé. Quelle température!... Je vais respirer un peu par là.

Il sort, à gauche.

MACON.

Le fait est qu'il règne une chaleur dans cette salle !...

NAPOLÉON, aimable.

On marine dans son jus.

VALÉRIEN, le tirant par sa robe.

Voulez-vous vous taire !...

CAVERLAIN.

C'est dans cette série que passe le jeune Davairne... (Avec un sourire aigre-doux.) mon rival ?...

MACON.

Oui. Je n'ai pas besoin de faire appel à votre impartialité ?...

CAVERLAIN.

Mon cher confrère, le professeur ignorera les griefs de l'homme.

NAPOLÉON, à Valérien.

Quand ils auront fini de dire des messes basses !

VALÉRIEN.

Chut, donc !

Caverlain et Mâcon s'asseoient derrière la table.

MACON, à Caverlain.

Vous pouvez commencer l'examen...

CAVERLAIN.

Mais il manque un candidat.

NAPOLÉON, se levant.

Il est aux « Water » rapport à ses intestins : il a des tortillons !...

CAVERLAIN, sec.

Ah ! bien, merci !

NAPOLÉON, complaisant.

Et quelle venette, mon président ! Encore un qui a les foies blancs !

CAVERLAIN.

Plaît-il ?

VALÉRIEN, au supplice, à Napoléon.

Mais taisez-vous donc !

CAVERLAIN, à Napoléon.

Comment vous appelez-vous ?

NAPOLÉON.

Valérien Davairne, mon président... toute la journée !...

CAVERLAIN.

Ah ! Ah !... Eh bien ! M. Davairne...

NAPOLÉON, se levant.

Mon Président ?

CAVERLAIN.

Ne m'appelez pas, mon « Président ». Vous n'êtes pas en correctionnelle.

NAPOLÉON.

Je pense !...

CAVERLAIN.

J'aime à croire que vous n'y êtes jamais allé ?

NAPOLÉON.

Mande pardon... comme témoin, pour un cocher...

CAVERLAIN.

Voyons... Vous connaissez le programme ?

NAPOLÉON.

A fond.

CAVERLAIN, regardant Mâcon.

Je vous autorise à choisir, vous-même, votre question...

NAPOLÉON.

Oh ! moi, ça m'est égal !...

CAVERLAIN.

Voulez-vous que nous parlions de « l'absence ? »

NAPOLÉON.

Parlons de ce que vous voudrez.

LIQUETTE, cherchant à attirer l'attention de Caverlain.

Hum !...

Elle lui sourit.

CAVERLAIN, à Mâcon.

Cette jeune personne à l'air de me connaître...

MACON, reconnaissant Liquette, à part.

La petite de ce matin !

CAVERLAIN, à Napoléon.

Nous disons « de l'absence ». (Nouveau sourire de Liquette. Caverlain y répond discrètement.) « De l'absence... » (Mâcon lui tape légèrement sur le bras pour lui rappeler le candidat. Brusquement, à Napoléon.) Vous êtes absent...

NAPOLÉON.

Moi ?

CAVERLAIN.

Oui, vous êtes absent... Qu'est-ce qui se passe ?...

NAPOLÉON.

Puisque je suis absent, je ne peux pas le savoir !...

Rire général.

CAVERLAIN.

Vous répondez par un trait d'esprit.

NAPOLÉON, flatté, s'inclinant.

Ah ! Cher Maître !...

MACON, à Caverlain.

Peut-être pourriez-vous préciser ?...

CAVERLAIN.

Soit. Vous n'avez plus ni père, ni mère...

NAPOLÉON.

Je suis orphelin...

CAVERLAIN.

Oui, orphelin et mineur. Qui est-ce qui administre vos biens ?

NAPOLÉON.

Mon oncle.

On rit.

LIQUETTE, qui s'est dégrafée.

Quelle chaleur !

Elle s'évente avec ses jupes qu'elle rabat finalement de façon à laisser voir ses jambes.

CAVERLAIN, très troublé.

Le fait est que la chaleur est étouffante.

Liquette s'évente de plus en plus. Valérien en profite pour souffler.

VALÉRIEN, bas, à Napoléon.

Le plus proche parent.

NAPOLÉON, bas.

Compris.

CAVERLAIN, revenant à Napoléon.

Vous m'avez répondu : « Mon oncle »... Pourquoi ?...

NAPOLÉON.

Parce que c'est mon plus proche parent.

MACON.

Très bien. (Approbation de l'auditoire.) C'est d'autant mieux, mon cher confrère, que la question ne se rattache qu'indirectement au programme...

CAVERLAIN.

Vous croyez ?... Autre chose, alors... (A Napoléon.) Vous êtes commerçant...

NAPOLÉON.

Je l'ai été, rue de Belleville, en vins...

CAVERLAIN.

N'interrompez pas ! Vous êtes commerçant... vous faites de mauvaises affaires... vous cessez vos paiements... en quel état vous trouvez-vous ?

NAPOLÉON.

En un sale état !...

CAVERLAIN.

N'appréciez pas !... Dites « en état de faillite ».

NAPOLÉON.

Ah ! c'est ça que vous me demandez ?... Fallait le dire tout de suite !... C'est pas là-dessus qu'on me collera... Vous comprenez... la faillitte, je sais ce que c'est !...

CAVERLAIN.

Nous allons voir : Vous êtes en faillite, que faites-vous ?

NAPOLÉON.

Je vais trouver mon créancier. Je lui promets un accompte...

CAVERLAIN.

Il ne s'agit pas de cela... quelle formalité devez-vous remplir ?

LIQUETTE.

Hum !

Sourire prolongé.

CAVERLAIN, distrait.

Vous déposez ?...

NAPOLÉON, cherchant.

Je dépose... sous peine d'amende...

VALÉRIEN, soufflant.

Bilan !...

NAPOLÉON, sautant sur le mot.

Bilan !... Je dépose mon bilan... sous peine d'amende...

CAVERLAIN.

Combien avez-vous de jours pour faire ce dépôt ?

Mâcon examine ostensiblement sa main, dont trois doigts seulement sont relevés.

MACON.

On vous demande combien de jours ?

NAPOLÉON, comprenant.

Trois !... Trois !...

CAVERLAIN.

Dans une faillite, quelles sont les différentes catégories de créanciers ?

NAPOLÉON.

Il y en a toujours trop !...

CAVERLAIN, brutal.

Répondez !...

NAPOLÉON, le calmant du geste.

Doucement, les basses!...

On rit.

VALÉRIEN, soufflant avec l'aide des étudiants qui lui cherchent des références.

D'abord : « Les créanciers hypothécaires ».

NAPOLÉON, répétant de même.

Nous avons d'abord les créanciers *apothicaires*.

VALÉRIEN.

Hypo, hypo...

NAPOLÉON, rectifiant.

Hypo, hypo!

CAVERLAIN.

Hypo, quoi?

NAPOLÉON.

Thécaires, parbleu!... Ça n'est pas hippopotames!...

On rit.

CAVERLAIN, se fâchant.

Soyez poli!...

NAPOLÉON, se montrant.

Vous n'avez pas besoin de m'asticoter!

MACON.

Du calme!... Du calme!...

NAPOLÉON, se penchant par-dessus la table pour parler à Mâcon.

Parfaitement, monsieur Mâcon... Mais vous comprenez, monsieur Parthenay... Et d'abord, je la connais mieux que lui la faillite!...

MACON, distrait.

C'est possible...

CAVERLAIN, vexé.

Comment, c'est possible ?...

MACON.

Je veux dire...

NAPOLÉON, à Caverlain.

On va bien voir... Je suis failli. Vous ne l'êtes pas... Une supposition que j'ai estourbi ma femme... Je passe aux assises... Vous êtes Juré. Vous me condamnez à mort...

CAVERLAIN.

Quel rapport ?

NAPOLÉON.

Minute !... C'est vous, au contraire, qui estourbissez madame Caverlain...

CAVERLAIN.

Monsieur ! !

NAPOLÉON.

Supposé !... Pourquoi que je ne peux pas vous rendre votre politesse ?

CAVERLAIN.

Vous n'avez pas de question à me poser !

NAPOLÉON, triomphant.

Vous ne savez pas !... (Au public.) Il ne sait pas ! Eh bien, moi, je ne peux pas vous condamner à mort, rapport qu'il m'est défendu de faire partie du Jury... Comme failli, je suis déchu de mes droits civils... C'est dans la Constitution.

MACON.

... De l'an VIII... très bien !

NAPOLÉON.

Ça m'est arrivé !

Applaudissements prolongés, au milieu desquels on entend : Bravo! Quel culot!... Putois!

CAVERLAIN, se levant.

Je vois que la Faculté et le public sont d'accord pour approuver l'attitude du candidat... J'aurais mauvaise grâce à prolonger son examen.

Nouveaux applaudissements. On félicite Napoléon. Crobert, réveillé par le bruit des bravos, passe du vestiaire dans la salle d'examens.

JOBARD, qui est rentré du fond, en arrêt, devant le thermomètre.

C'est intolérable!

MACON, enchanté de la diversion.

Qu'y a-t-il ?

JOBARD.

33 degrés!... Il devient impossible de rester dans cette salle !

MACON.

Nous allons continuer à côté... (Aux candidats.) Messieurs, si vous voulez passer dans la salle K...

Les professeurs sortent à gauche, suivi de Crobert.

LIQUETTE.

Et maintenant, je vais m'occuper de Torcy...

Elle sort à gauche.

NAPOLÉON, à Valérien pendant qu'ils traversent la scène.

Eh bien, je les-ai-t-il gagnées, les deux mille balles ?

VALÉRIEN.

Taisez-vous donc !... D'ailleurs, ce n'est pas fini...

NAPOLÉON, montrant Mâcon.

Soyez tranquille, le vieux m'a à la bonne !...

CROBERT, sur le seuil de la porte de gauche, appelant.

M. Davairne ?

VALÉRIEN, à Napoléon.

C'est vous... Allez vite !... (Napoléon sort à gauche, derrière Crobert.) Quelle déveine que ce soit Mâcon-Parthenay qui fasse passer l'examen !

SCÈNE XVIII

VALÉRIEN, BERTHE.

VALÉRIEN, apercevant Berthe qui entre du fond.

Berthe !

BERTHE.

Je vous ai aperçu tout à l'heure et j'accours... J'ai hâte de vous annoncer une bonne nouvelle...

VALÉRIEN.

Vraiment ! vous auriez décidé vos parents ?

BERTHE.

Pas moi... votre oncle, votre excellent oncle... Quelle bonne idée il a eu d'arriver, ce matin, d'Afrique !

VALÉRIEN, saisi.

Mon oncle Gabarrou ?...

BERTHE.

Sans doute... Après votre entrevue avec lui, mon

père nous l'a présenté... et voilà... Tout est convenu, arrêté !... Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir ?

VALÉRIEN, absorbé.

Si! Oh ! si!

BERTHE.

Vous êtes préoccupé par votre examen... je le comprends... Ma belle-mère était en train de causer avec un professeur... je me suis échappée... je vais la rejoindre... A tout à l'heure, monsieur mon fiancé !... (A part.) Non, ça n'a pas l'air de lui faire plaisir !...

Elle sort au fond.

VALÉRIEN, seul.

Mon oncle est ici... et il m'a vu ! (Comprenant.) Ah ! mon Dieu !... C'est l'autre... C'est Napoléon qu'il a pris pour moi !... Et Berthe s'imagine... (Se précipitant.) Berthe !... Berthe !...

Il sort au fond.

SCÈNE XIX

CROBERT, GABARROU.

CROBERT, trouvant le pantalon de Napoléon parmi les robes.

Qu'est-ce que c'est que ça ?... Un pantalon ! Celui de ce misérable !... Il a osé !...

GABARROU, enveloppé d'une peau de bique, entre du fond.

L'examen est commencé ?

CROBERT.

Il est même à peu près terminé... Vous avez là un gentil vêtement !

GABARROU.

Oui. J'aurais voulu le pantalon pareil... On n'en fait pas... Alors on a chaud par en haut et froid par en bas... Vous n'auriez pas quelque chose pour mes jambes ?.

CROBERT, à part.

Voilà ma vengeance. (Haut. Lui tendant le pantalon.) Que diriez-vous de ça ?...

GABARROU, l'examinant.

Mais oui... Il est large... Je pourrai le mettre par-dessus le mien... Je vous l'achète ?

CROBERT, indiquant la droite.

Je vais conduire monsieur dans un endroit où il pourra s'habiller tranquillement

GABARROU, sortant.

Allons !...

CROBERT, montrant le poing du côté de Napoléon.

Ah ! tu séduis les jeunes filles et tu te déculottes !

Il sort.

SCÈNE XX

NAPOLÉON, TORCY, LIQUETTE, puis MACON.

NAPOLÉON, sortant de gauche suivi de Torcy, de Barbottan et de Liquette.

Là... c'est fini ! Je leur en ai sorti, une conférence !...

TORCY.

Quelle suée !

LIQUETTE.

Vous bilez pas, mes enfants !... Vous serez reçus... On a fait de la figuration intelligente !... Faut que je tâche de retrouver mon vieux...

Ils entrent au vestiaire. Napoléon et Torcy se disposent à enlever leurs robes.

MACON, *sur le seuil de la porte de gauche, appelant.*

Monsieur Davairne ?

NAPOLÉON.

Voilà...

Il passe dans la salle d'examens. Torcy, dans le vestiaire, échange sa robe contre son veston et sort au fond.

MACON, *à Napoléon.*

J'ai deux mots à vous dire.

NAPOLÉON.

Rapport à mon examen ?... Je suis reçu... hein ?

MACON.

Ce n'est pas officiel. Il nous reste à délibérer, mais comme je préside la délibération...

NAPOLÉON.

Vous me donnerez un coup d'épaule ?... Merci... Vous êtes bon zigue !...

MACON, *après une grimace.*

Oui... Mais permettez-moi un conseil : Je vais, à l'instant, vous présenter à ma femme et à ma fille...

NAPOLÉON, *indifférent.*

Ah !

MACON.

Devant-elles, surveillez vos expressions.

NAPOLÉON.

Compris!... on sera *sélechte*.

MACON.

Sélechte ?

NAPOLÉON.

Oui... *hiche-life*, quoi!...

MACON, y renonçant.

Ma femme est anglaise de nationalité...

NAPOLÉON.

On lui parlera sa langue.

MACON.

Vous savez l'anglais ?

NAPOLÉON.

Comme père et mère.

MACON, à part.

Il est très instruit. C'est dommage qu'il soit si commun!... (Haut.) Je désire que vous fassiez sur madame Mâcon-Parthenay une excellente impression...

NAPOLÉON.

Soyez tranquille!... avec les dames!...

MACON.

Elle tient à la correction des manières et pourrait ne pas goûter cet aimable laisser-aller... cette simplicité qui font si bien valoir votre immense fortune...

NAPOLÉON.

Ah! oui, mon immense fortune!...

MACON.

Vous allez quitter votre robe et m'attendrez ici...

NAPOLÉON.

C'est entendu.

MACON.

Et de la tenue, n'est-ce pas, beaucoup de tenue ?...

NAPOLÉON.

Oui, oui ! (Mâcon sort à gauche.) De la tenue, c'est pas ça qui me gêne!

SCÈNE XXI

VALÉRIEN, NAPOLÉON.

VALÉRIEN, entrant du fond à gauche.

Ah ! je vous retrouve !

NAPOLÉON.

Eh bien, ça y est ? l'affaire est dans le sac ?

VALÉRIEN.

Oui, parlons-en ! Vous m'avez mis dans une jolie situation !

NAPOLÉON.

Moi !... Comment ça ?

VALÉRIEN.

En vous faisant passer pour moi vis-à-vis de mon oncle !

NAPOLÉON.

Elle est raide, celle-là ! On me présente à un type que je n'ai jamais vu, qui se précipite dans mes bras, en m'appelant son neveu : l'enfant de sa sœur !...

VALÉRIEN.

Il fallait le détromper!...

NAPOLÉON.

Si vous y tenez... il est encore temps?...

VALÉRIEN.

Non!... Pas maintenant... pas ici!... Dépêchez vous de vous habiller... Vous viendrez me retrouver à la taverne. Nous règlerons nos comptes.

CROBERT, rentrant du vestiaire avec les vêtements de Napoléon.

Voilà vos vêtements... (Il les pose sur un siège.) Passez-moi votre robe... Je ferme le vestiaire.

NAPOLÉON, lui donnant la robe.

Voilà, mon prince!

CROBERT, sortant et fermant la porte de communication.

Attends un peu, apache!

VALÉRIEN, à Napoléon, qui est en caleçon.

Hâtez-vous, malheureux!... si l'on vous surprenait!

NAPOLÉON, prenant les vêtements.

Oui... oui... D'abord mon pantalon?...

CROBERT, écoutant, du vestiaire.

Cherche-le, sacripant!

Il sort à droite.

NAPOLÉON, ne le trouvant pas.

Bon Dieu! on me l'a refait!...

VALÉRIEN, effrayé.

Vous n'avez pas votre pantalon?...

NAPOLÉON, courant à la porte du vestiaire et la secouant.

Hé garçon!... hé!... chasseur?

VALÉRIEN.

Taisez-vous donc !... on va venir !...

NAPOLÉON.

Je m'en fous !... Un pantalon tout neuf !

VALÉRIEN.

Faisons le tour par le couloir... (Il ouvre la porte du fond et la referme.) Non ! C'est plein de monde !...

VOIX DE MACON, à gauche.

Venez, Mesdames !...

VALÉRIEN.

Trop tard !... Cachez-vous !

NAPOLÉON.

Non, ce tapis !...

Il tire le tapis de la table et s'en fait une sorte de jupe. Valérien lui passe son paletot.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, MACON, puis MADAME MACON, BERTHE et GABARROU.

MACON, entrant.

Je lui ai donné rendez-vous... (Voyant Napoléon en train de s'arranger.) Ah ! (Se retournant.) N'entrez pas ! (A Napoléon.) Vous vous déshabillez ici ?...

VALÉRIEN.

Le vestiaire est fermé !

NAPOLÉON.

Et on m'a chauffé mon grimpant !

MACON.

Vous dites ?

NAPOLÉON.

On m'a pris mon pantalon.

MACON.

Vous l'aviez donc ôté ?

NAPOLÉON.

Oui... Je croyais.

VALÉRIEN.

La chaleur !...

NAPOLÉON.

J'ai eu peur d'une congestion...

VALÉRIEN.

Alors...

NAPOLÉON.

Voilà !...

MACON, désignant Valérien.

Ce jeune homme ?

NAPOLÉON.

Un ami, un ami intime !... Si, des fois, vous m'invitiez à dîner ?...

MACON.

C'est entendu...

MADAME MACON.

On peut entrer ?...

NAPOLÉON, drapé dans le tapis.

Oui, oui !...

MACON.

Non ! non !...

NAPOLÉON.

Pourquoi ? Je suis habillé !...

MADAME MACON, entrant.

Oh! ce costume!

MACON.

Chère amie, je te présente M. Valérien Davairne...

NAPOLÉON, s'avançant et donnant des coups de pieds dans le tapis qui le gêne pour marcher.

La mode de demain, belle dame! (A part.) Soyons *sélechte*! (Haut.) C'est à madame Mâcon-Parthenay que j'ai l'honneur ?... Ou plutôt à lady... à lady Mâcon ?...

MADAME MACON.

Vous saviez je suis anglaise ?

NAPOLÉON.

Je l'ai deviné, madame... à votre genre de beauté...

MADAME MACON, flattée.

Très aimable ! You speak English !

NAPOLÉON.

Yes Beefsteak... Rumsteak... Se habla español... Si parla Italiano... sans compter le Javanais !...

VALÉRIEN, à part.

Je suis sur des charbons !...

MADAME MACON, à Napoléon.

Je parlais aussi l'Italien...

NAPOLÉON.

All right ! On pourra s'amuser le dimanche !...

MADAME MACON, à Berthe.

Me plaisait beaucoup !...

NAPOLÉON.

Et c'est mademoiselle qui est mademoiselle Mâcon-Parthenay ?...

MACON, surpris.

Comment ?... Votre fiancée !

NAPOLÉON.

Hein ?... Ah !... oui... je regardais lady... et naturellement j'étais distrait...

MADAME MACON.

Il est charmant !... Mais, dites-moi... Cette façon d'habiller vous ?...

NAPOLÉON.

Voici : on m'a chauffé mon culbutant...

MADAME MACON.

Hé ?

MACON, à part.

Mon Dieu, qu'il est commun !

NAPOLÉON.

On m'a pris mon pantalon.

MADAME MACON.

Oh ! shocking ! shocking !

NAPOLÉON.

Shocking pour moi !...

VOIX DE GABARROU.

Bien, merci !... (Entrant.) Ah ! te voilà !...

NAPOLÉON, reconnaissant son pantalon.

Ah !... mon pantalon !... Vous avez mis mon pantalon !

GABARROU.

C'est à toi ?... je vais te le rendre.

Il se déculotte, Napoléon se débarrasse du tapis, pour reprendre son pantalon.

MADAME MACON, scandalisée.

Oh !... shocking !... shocking !

Elle se retourne ainsi que Berthe.

LIQUETTE, entrant au fond et se jetant au cou de Gabarrou.

Ah ! le voilà !... Achille !...

MACON, éploré.

Quelle famille !

Des spectateurs et des étudiants entrent du fond et s'arrêtent, stupéfaits.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un petit salon très élégant.

Au fond, une galerie desservant tout l'appartement. — Porte dans le panneau du fond de cette galerie, ouvrant sur une salle de billard. — Portes latérales, à droite et à gauche. — De chaque côté de la baie du fond, consoles sur lesquelles une seule jardinière. — Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

CROBERT, RADADA.

RADADA.

On poireaute !

CROBERT.

Qu'est-ce que tu dis ?

RADADA.

Je dis : on poireaute... on pose !...

CROBERT.

Madame Mâcon-Parthenay m'a prié de venir aider au service pour le dîner qu'elle donne, ce soir, avant la conférence de son mari... Elle aura eu des courses à faire auparavant... Attendons.

RADADA.

C'est rasant!...

CROBERT.

Je t'ai amenée parce que je sais que madame Mâcon-Parthenay cherche une femme de chambre... Si elle pouvait te garder, ce serait une veine!

RADADA.

Mince de bonheur!

CROBERT.

Je n'ai pas besoin de te dire que je vais te présenter comme une jeune fille très sage, très vertueuse...

RADADA.

Autrement ce ne serait pas la peine de me présenter.

CROBERT, menaçant.

Mais tu sais!

RADADA.

Oui, mon parrain.

CROBERT.

Plus d'aventures... plus d'amoureux...

RADADA.

Non, mon parrain...

Elle soupire.

CROBERT.

Pourquoi soupires-tu?

RADADA.

Dame... c'est dur!... Le jour ça va encore, mais la nuit...

CROBERT.

La nuit, on dort.

RADADA, entre ses dents.

On dort... après.

CROBERT.

Qu'est-ce que tu dis?

RADADA.

Qu'est-ce que vous voulez, mon parrain, moi, quand j'entre dans un lit où il y a personne, ça me fait comme si on me gonflait le cœur avec une pompe à bicyclette!...

CROBERT, se levant.

Allons-nous-en!

RADADA.

Nous en aller?

CROBERT.

Oui. Je vois qu'il n'y a rien à faire avec toi.

RADADA.

Pourquoi ça, mon parrain?

CROBERT.

Oser tenir un pareil langage!

RADADA.

Avec vous, je me déboutonne...

CROBERT.

C'est honteux!... Tu devrais rougir!... Je suis sûr que si tu rencontrais ton suborneur, tu lui sauterais au cou!

RADADA.

Pas de danger, mon parrain!... Moi, quand on m'a froissée dans mon sentiment, y a plus personne !

Bruit au dehors.

CROBERT.

On vient!... Observe-toi.

SCÈNE II

LES MÊMES, CAVERLAIN, JOBARD.

JOBARD, entrant.

M. et madame Mâcon ne sont pas encore rentrés? Il leur sera arrivé quelque chose.

CAVERLAIN, entrant à son tour.

Mon cher collègue...

JOBARD.

Nous sommes là avant les maîtres de la maison.

CAVERLAIN.

Ce n'était pas la peine de nous recommander d'arriver de bonne heure!...

CAVERLAIN.

Tiens, Crobert!

CROBERT.

M. le professeur!... (Présentant Radada.) Ma filleule.

CAVERLAIN.

Ah! C'est?... Compliments!... (A Jobard.) Gentille!...

JOBARD, distrait.

Plaît-il ?

CAVERLAIN.

Rien... (A part.) Je ne peux pas le crier sur les toits.

CROBERT.

Nous laissons ces messieurs.

CAVERLAIN.

Vous ne nous gênez pas, Crobert, vous ne nous gênez pas du tout...

CROBERT.

Nous attendrons de ce côté là. (A Radada.) Viens !

Ils sortent à gauche.

CAVERLAIN, qui a suivi Radada.

Excessivement gentille !

JOBARD.

Sacré Caverlain !... Il ne peut pas voir un cotillon, sans tout de suite !...

CAVERLAIN, à mi-voix.

Parbleu !... Vous à votre âge !...

JOBARD, vexé.

Mon âge... mon âge... j'ai encore mes jours !...

CAVERLAIN, surpris.

Comment !... Vous entendez, maintenant ?

JOBARD.

Comme tout le monde... dès que la température fraîchit...

CAVERLAIN.

Ah! bizarre... (A part.) C'est une infirmité estivale !

VOIX DE MACON.

Mais, ma bonne amie...

SCÈNE III

CAVERLAIN, JOBARD, MACON, NAPOLÉON, VALÉRIEN, MADAME MACON, BERTHE.

Napoléon porte un habit râpé de garçon de café.

MADAME MACON, entrant la première, très agitée.

C'est une ridicule et déconcertante chose !... Ah ! monsieur Jobard... Monsieur Caverlain !... *Excusé mé*... un accident !...

CAVERLAIN, avec intérêt.

Vraiment ?

MADAME MACON.

Nous avons perdu un de nos invités... le plus conséquent !...

JOBARD, à part.

Elle est aimable pour les autres!

MADAME MACON.

Master Gabarrou, nous croyions, il suivait derrière nos semelles... A l'instant de monter dans la voiture, nous le voyons juste absent !... Quelle chose penser ? (A Napoléon.) Il ne vous a rien dit ?

NAPOLÉON.

Il m'a dit : « je reviens »... et il a filé comme un dard. J'ai cru qu'il allait aux water...

MADAME MACON.

Oh ! Schocking !

NAPOLÉON.

C'est l'expression propre, Milady.

MACON, à part.

Mon Dieu qu'il est commun !...

NAPOLÉON, à madame Mâcon.

Elle appartient à votre langue...

VALÉRIEN, à Napoléon.

Observez-vous !

MACON, à Berthe.

Tu l'aimes vraiment ?

BERTHE, sur un coup d'œil suppliant de Valérien.

Oh ! oui papa.

MADAME MACON, à Caverlain et à Jobard.

I beg you pardon... des ordres à donner...

CAVERLAIN.

Je vous en prie, chère madame...

MADAME MACON.

Vous êtes ici dans votre propre home ; causez, lisez, fumez, carambolez sur le billard... Je vais faire une plus remarquable toilette...

Elle sort à gauche.

CAVERLAIN.

Volontiers... Y jouez-vous Jobard ?

JOBARD.

Non, je n'y entends rien.

NAPOLÉON, à Caverlain.

Il est sourd... Mais, moi, je suis votre homme et je vous en rends cinquante de cent !...

CAVERLAIN.

Vraiment, vous êtes si fort que ça ?

NAPOLÉON.

Au cadre, aux trois bandes, à la rouge... Comme vous voudrez!...

CAVERLAIN.

Venez, jeune homme...

NAPOLÉON.

Je vous emboîte, patron.

Ils sortent au fond.

MACON, à Jobard.

Je vais compulser mes notes et, après dîner, je commencerai ma conférence...

JOBARD.

Rien ne presse. Je vais lire mon journal dans le jardin.

Il sort à droite au fond.

MACON.

C'est parfait.

Il sort à droite, premier plan.

SCÈNE IV

BERTHE, VALÉRIEN, puis RADADA, CROBERT et MACON.

BERTHE.

Vous savez que je suis furieuse... furieuse !

VALÉRIEN.

Berthe, je vous en prie!... Certainement, j'ai eu tort, je n'aurais pas dû me faire remplacer pour cet examen...

BERTHE.

Ce n'est pas cela que je vous reproche... Mais m'obliger à passer pour la fiancée de ce... monsieur!

VALÉRIEN.

Le misérable!... Il y a des moments où j'ai envie de l'étrangler!... C'est l'arrivée de mon oncle qui a tout gâté...

BERTHE.

Il faut lui dire la vérité, à votre oncle...

VALÉRIEN.

Sans doute... Mais il y aurait du danger à le faire en présence de Jobard et de Caverlain... Mon oncle est très violent, et, dans un moment d'emportement, il serait capable de révéler ma supercherie. Alors ce serait grave... très grave...

BERTHE.

Si grave que ça ?

VALÉRIEN.

Il y va de la prison !... Soyez gentille... Patientez encore un peu ? C'est notre bonheur qui est en jeu et vous savez combien je vous aime!

BERTHE, gaîment.

C'est vrai?

VALÉRIEN, lui prenant la main.

Chère Berthe!...

VOIX DE RADADA.

La jardinière... oui, madame.

BERTHE, retirant sa main.

On vient!... A tout à l'heure.

Elle sort au fond. Radada entre de gauche, premier plan, elle a un tablier.

VALÉRIEN.

Radada !

RADADA.

Valérien, mon Valérien !

Elle lui saute au cou.

VALÉRIEN, voulant se dégager.

Radada, voyons !...

RADADA, même jeu.

Mon Valérien !

CROBERT, entrant du fond à gauche et les voyant.

Ah !

RADADA.

Mon parrain !

CROBERT.

Qu'ai-je vu ?... qu'ai-je vu ?

RADADA.

Je vais vous expliquer, mon parrain...

CROBERT, se laissant tomber sur un siège et se prenant la tête dans les mains.

Quelle nature, seigneur !... Quelle nature !...

VALÉRIEN, bas à Radada.

On ne me connaît pas dans cette maison... Si tu dis qui je suis, je te tords le cou !...

MACON, paraissant à droite et tenant une liasse de papiers.

Jobard n'est pas là ?... Je l'aurais prié de m'aider à classer toutes ces notes...

VALÉRIEN.

Si je pouvais vous être utile... ?

MACON.

Peut-être... Nous allons voir...

Il rentre.

VALÉRIEN, le suivant, à part.

Radada!

SCÈNE V

CROBERT, RADADA, NAPOLÉON, puis MADAME MACON.

CROBERT, se levant, furieux.

Dévergondée! Messaline!

RADADA.

Mais, mon parrain...

CROBERT.

Tais-toi!... Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme?... Encore un amant?

RADADA.

Oh! non, mon parrain; c'est... c'est un ami...

CROBERT.

Un ami de qui?

RADADA.

Mais... de Valérien...

CROBERT.

Et tu te jettes dans ses bras?... Ici, dans le salon de madame Mâcon-Parthenay!...

RADADA.

Ça m'a échappé, mon parrain!...

NAPOLÉON, entrant du fond, tenant une queue de billard.

Je vais chercher le blanc...

CROBERT, à Radada.

Et tu me jurais, tout à l'heure, que si tu rencontrais ton suborneur tu n'aurais pas l'air de le connaître !...

RADADA.

Je vous le jure encore, mon parrain !...

CROBERT.

Ah ! ouiche !... (Se trouvant nez à nez avec Napoléon qui vient d'entrer tenant sa queue de billard.) Ah! lui... c'est lui !

NAPOLÉON.

Tiens, le vieux de tantôt !... Vous ne savez pas où on met le blanc ?

CROBERT, se mettant devant Radada.

Non, monsieur, et je vous prie de ne pas m'adresser la parole!...

NAPOLÉON.

Oh ! la! la! Tu changes donc pas de caractère pour aller dans le monde ?

CROBERT.

Je vous interdis de me tutoyer!

NAPOLÉON.

Entendu, Monseigneur !... Alors, tu ne sais pas où on met le blanc?

CROBERT, sur ses ergots.

Monsieur !...

NAPOLÉON.

C'est juste !... Mille excuses. (A Radada.) Et vous, la demoiselle, vous ne savez pas non plus ?

GROBERT, s'interposant violemment.

Je vous défends de lui parler !

NAPOLÉON.

Ah! bon... bien !... (s'en allant.) En v'là un grincheux !... J'avais un coulé sur bande épatant. Je ferai fausse queue !...

CAVERLAIN, du fond.

Eh bien !... Je vous attends ?

NAPOLÉON, en rentrant dans la salle du billard.

... Mande pardon, cher maître...

Il disparaît.

GROBERT.

Ici!... Cette canaille ici !... (A Radada.) Ton attitude a été convenable, je le reconnais... mais tu ne peux pas rester dans cette maison...

RADADA.

A cause ?

GROBERT.

A cause de ton amant.

MADAME MACON, entrant de gauche, premier plan, en toilette de soirée, très décolletée.

Eh bien, cette jardinière ?

RADADA, pleurant.

Je veux rester ici, na !

MADAME MACON, à Grobert.

Pourquoi est-elle pleurant ?

GROBERT.

Le chagrin de quitter madame...

MADAME MACON

Elle doit me quitter... ?

CROBERT.

Je ne veux pas qu'elle soit exposée à rencontrer son amant chez madame.

MADAME MACON.

Son amant !... Elle a un amant ?

CROBERT.

Hélas !...

MADAME MACON.

Vous me disiez elle était tout à fait strictement virginale ?

CROBERT.

A part ça !

MADAME MACON.

Et son *sweet heart*... (Tête de Crobert.) Son amant est chez moi ?

CROBERT.

Il y est.

MADAME MACON.

Nommez-le moi ?

CROBERT.

C'est M. Valérien Davairne qui l'a subornée !...

MADAME MACON.

Le fiancé de Berthe !... Vous prétendez il est le doux cœur de votre filleule ?... C'est une épouvantable chose ! (Appelant à la porte de droite.) Mâcon... Mâcon...

SCÈNE VI

MADAME MACON, CROBERT, RADADA, MACON, VALÉRIEN.

CROBERT, à Radada.

Viens! Allons-nous-en!...

MADAME MACON.

Non, non, restez.

MACON, entrant suivi de Valérien.

Qu'y a-t-il, ma bonne amie?

MADAME MACON.

Une épouvantable chose!... Votre gendre est le doux cœur de cette fille!... Il l'a... (A Crobert.) Comment vous dites?...

CROBERT.

Subornée... Il a suborné ma filleule!...

VALÉRIEN, intervenant.

Pardon! On appelle suborneur, celui qui, le premier, détourne une jeune fille de ses devoirs!...

MACON.

Il a raison, il n'y a que le premier qui soit responsable... Parlez, Crobert, M. Davairne fût-il le premier?

CROBERT.

Hélas! monsieur le professeur... Plût au ciel!... Il est le treizième!...

MADAME MACON, scandalisée.

Treize doux cœurs!...

MACON.

Alors, il n'a pas suborné...

MADAME MACON, à Crobert.

Et vous la promettiez exactement virginale!...

CROBERT.

A part ça, à part ca!...

Radada sanglote.

MADAME MACON, à Radada.

Prenez cette jardinière. (Radada la prend.) Impudique!... Vous êtes une impudique... Oh! Oh!

Elle sort à gauche suivie de Radada et de Crobert.

CROBERT.

Elle se repent madame, elle se repent.

Il disparaît.

MACON, à Valérien.

Vous êtes intime avec Valérien?

VALÉRIEN.

On ne peut plus.

MACON.

Vous devriez en profiter pour lui faire quelques remontrances... Il est vraiment d'un commun... d'un trivial!...

VALÉRIEN.

En effet, je le reconnais...

MACON.

Ainsi, tantôt, il m'a demandé de prendre une voiture pour aller chez lui... Il voulait se changer... Il a serré la main au cocher en lui disant : « Bonjour vieux »!...

VALÉRIEN.

Il est familier...

MACON.

Quand j'ai réglé la course, il m'a obligé à donner cinquante centimes de pourboire et il a encore serré la main du cocher en lui disant : « Adieu, vieux! »

VALÉRIEN.

Une plaisanterie du Quartier....

MACON.

Nous nous sommes fait servir un bock à la terrasse d'un café. Il a encore serré la main du garçon en lui disant...

VALÉRIEN.

Bonjour vieux ?...

MACON.

Non. « Salut poilu ! »

VALÉRIEN, *au supplice.*

Il est évident que...

MACON.

Et ma fille l'aime ! Ça, par exemple, je ne puis le comprendre !...

VALÉRIEN.

Le cœur a des raisons...

MACON, *résigné.*

Enfin... il est riche !...

VALÉRIEN.

Très riche...

MACON.

Ça compense. (*Changeant de ton.*) Si vous voulez, nous allons continuer notre petit travail...

VALÉRIEN, *avec empressement.*

Il m'intéresse énormément.

MACON, à part.

Ce garçon est fort bien.

Il sort.

VALÉRIEN, le suivant.

Enormément !

SCÈNE VII

NAPOLÉON, CAVERLAIN, puis MADAME MACON.

CAVERLAIN, entrant du fond suivi de Napoléon.

Vous êtes très fort, jeune homme, vous êtes très fort au billard !...

NAPOLÉON.

Votre revanche ?

CAVERLAIN.

Non, merci... Je crois décidément que vous avez dû fréquenter la brasserie plus souvent que l'Ecole de droit.

NAPOLÉON.

Oh ! oui.

CAVERLAIN.

Et il l'avoue.

NAPOLÉON.

Il n'y a pas de sots métiers !...

MADAME MACON, entrant de gauche en toilette décolletée.

C'est fini cette partie ?

CAVERLAIN.

Oui, je suis battu.

NAPOLÉON.

Et comment! Je vais donner un petit coup de brosse à ma pelure.

Il sort au fond.

MADAME MACON, étonnée.

Pelure ?...

CAVERLAIN, ironique.

Je vous félicite, madame, du choix qu'a fait mademoiselle Berthe...

MADAME MACON.

Je n'ai pas confiance dans la correction de ce gentleman...

CAVERLAIN.

Moi non plus!

MADAME MACON.

Je suis étonnée comment Berthe a pu entrer en flirt avec lui...

CAVERLAIN.

Vous l'approuvez, cependant ?

MADAME MACON.

Non, je n'approuve pas... et je remisais sur vous la plus grande espérance...

CAVERLAIN, enchanté.

Est-il vrai ? Malheureusement, mademoiselle Berthe ne m'aime pas...

MADAME MACON.

Elle ne vous aime pas, voilà!... C'est fâcheux. Vous n'êtes pas mal, pourtant, pas mal du tout!.

CAVERLAIN, flatté.

Oh!

MADAME MACON.

Un peu... rance, peut-être ?...

CAVERLAIN.

Rance ?

MADAME MACON.

Oui... comment dites-vous ?... Conservé... défraîchi ?...

CAVERLAIN, vexé.

Comment !... Vous trouvez ?...

MADAME MACON.

Oui, c'est fâcheux !...

Napoléon rentre.

NAPOLÉON.

Me voilà brossé !...

CAVERLAIN, avec affectation, parlant pour Napoléon.

Du billard, j'ai aperçu mademoiselle Berthe qui se promenait dans le jardin... je vais lui faire ma cour... (En s'en allant, à part.) Moi, le rival de ce bohême... Pouah !...

Il sort à droite au fond.

SCÈNE VIII

MADAME MACON, NAPOLÉON.

MADAME MACON.

Nous avez entendu ?... Il va faire la cour.... dans le jardin !...

NAPOLÉON.

Si ça l'amuse, cet homme !... (Remarquant le décol-

letage de madame Mâcon.) Oh! mais pardon... Je n'avais pas remarqué!...

MADAME MACON.

Quoi donc ?

NAPOLÉON, lorgnant la poitrine de madame Mâcon.

On a ouvert son écrin... On a sorti ses petits trésors!

MADAME MACON.

Je ne comprends pas...

NAPOLÉON.

Mes compliments!... Le papa Mâcon a de quoi se régaler!...

MADAME MACON, comprenant.

Oh!... impudique!

NAPOLÉON.

Quoi, impudique ?... Je vous dis qu'ils sont gentils... Y a pas d'offense!... Par exemple, je me demande qu'elle est la tourte qui vous a coiffée ?

MADAME MACON.

C'est moi!...

NAPOLÉON.

Je ne vous en fais pas mon compliment... Oh! la la!... En voilà des chichis à la manque!...

Il lui arrache une mèche de cheveux postiches.

MADAME MACON, ébahie.

Mais...

NAPOLÉON.

Moi, je suis franc... Quand je vous dis que vous avez un joli cou, de jolies épaules, et des petits... choses, machins... très bien, c'est que c'est vrai!...

Quand je vous dis que vous êtes coiffée comme quatre sous, c'est vrai aussi !... (Lui présentant une chaise.) Allons, asseyez-vous, je vais vous arranger ça.

MADAME MACON.

Mais non, quelle idée !

NAPOLÉON, la faisant asseoir.

Posez-le donc là, je vous dis !

MADAME MACON, médusée, pendant que Napoléon défait ses cheveux.

Vous me décoiffez ? !

NAPOLÉON.

Naturellement... Je vous décoiffe pour vous recoiffer...

Il sonne.

MADAME MACON.

Qu'est-ce que vous faites ?

NAPOLÉON.

Je sonne... Il faut bien des accessoires...

MADAME MACON.

Vous savez coiffer ?

NAPOLÉON.

Je sais tout faire.

RADADA, paraissant à gauche.

C'est madame qui a sonné ?

NAPOLÉON.

Non, c'est moi. Apportez-moi vite un peigne, une brosse, un fer, tout ce qu'il faut pour coiffer...

RADADA, stupéfaite.

Ah !

NAPOLÉON.

Eh bien?... C'est pour demain?... grouille toi un peu, cré bon sang!

Il la pousse dehors.

MADAME MACON, indignée.

Oh! no! no! no!

NAPOLÉON.

Laissez donc!... Faut les secouer, ces mômes-là!

MADAME MACON.

Enfin, 'pourquoi vous parlez toujours ce vilain langage?

NAPOLÉON.

Quel langage, chère amie?

MADAME MACON, cherchant le mot.

Vous savez bien...

NAPOLÉON.

Pas du tout!...

MADAME MACON.

Si, comment vous dites?... ongle de coq...

NAPOLÉON.

Ongle de coq?... Ah!. ergot?.

MADAME MACON.

Yes pourquoi vous parlez toujours l'*ergot?*.

NAPOLÉON, riant.

Ah!... l'argot!... Que voulez-vous? C'est la mode!

RADADA, rentrant.

Voici les objets demandés...

NAPOLÉON, les prenant.

Très bien... File, maintenant... Décampe!...

RADADA, sortant.

Qu'est-ce que c'est que ce type-là ?

MADAME MACON.

Vous tutoyez ma femme de chambre ?

NAPOLÉON.

Oui... c'est mon genre. (Peignant les cheveux.) A la bonne heure !... Voilà des cheveux... C'est fin, c'est souple et c'est blond !... Ah ! les blondes!

Dans son geste admiratif, il tire sur les cheveux.

MADAME MACON.

Aïe !... Aïe!...

NAPOLÉON.

J'adore les blondes. Qu'on ne me parle pas des brunes !

MADAME MACON.

Comment!... Et Berthe ?... Berthe est brune !

NAPOLÉON.

Berthe est brune ?... Ce que c'est que l'amour ! Je l'ai toujours vue blonde !

MADAME MACON.

Vous êtes un fameux original individu !...

NAPOLÉON.

Mais oui, baronne.

MADAME MACON.

Baronne ?... pourquoi baronne ?

NAPOLÉON.

Je ne sais pas. Je vous vois baronne. Votre distinction naturelle... votre grand air... Ce cou, ces

épaules!... Cette peau... (s'excitant.) Ah! cette peau! cette peau!...

Il l'embrasse dans le cou au moment précis où Mâcon et Valérien entrent de droite.

MADAME MACON, se levant brusquement.

Vous êtes fou ! vous êtes fou !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MACON, VALÉRIEN.

MACON.

Que signifie ?... Vous embrassez ma femme ?

VALÉRIEN, à part.

Animal!

NAPOLÉON.

Non, je vais vous dire... Je la coiffais... Tout d'un coup j'ai vu blond!... Moi, quand je vois blond!... Mais ça n'a aucune importance... en... famille!...

MACON, furieux.

Vraiment, vous avez des façons!...

MADAME MACON.

Etranges!... tout à fait!

NAPOLÉON.

Allons!... ne vous montez donc pas le Job!

MADAME MACON.

Toujours cet ergot!

NAPOLÉON.

Enfin, suis-je votre gendre ou ne le suis je pas ?... J'embrasse ma belle-mère... où est le mal ?

MACON.

Si c'est dans ce sentiment.

VALÉRIEN.

Ça ne peut pas être dans un autre...

NAPOLÉON, avec volubilité.

Non, mais pour qui me prenez-vous ?... J'adore votre fille... elle m'adore... je suis son fiancé... et j'irais !... Certainement, madame est gironde... elle l'est même trop pour vous...

MACON.

Permettez !...

NAPOLÉON.

Je ne crois pas que vous soyez à la hauteur...

MACON.

Comment ?

NAPOLÉON.

Mais ce n'est pas une raison pour que moi, votre gendre... (Avec un geste de coiffeur avançant un siège.) Si vous voulez bien, madame, nous allons terminer cette coiffure ?...

MADAME MACON.

Merci, je me coifferai moi-même...

NAPOLÉON.

Pardon, je tiens à vous finir.

MADAME MACON.

Mais non, je vous dis...

Elle sort à gauche.

NAPOLÉON, la suivant.

Si, si, je veux vous finir.

Sort à gauche.

VALÉRIEN, à part.

Il va nous faire flanquer à la porte !

MACON, à Valérien.

Vraiment, votre ami devient impossible !...

VALÉRIEN.

A qui le dites-vous ?

On sonne.

MACON.

On a sonné.

VALÉRIEN.

C'est peut être mon oncle. (Se reprenant.) Son oncle.

Bruits dans la coulisse. Radada introduit Gabarrou et Liquette qui entrent chargés de fleurs.

SCÈNE X

MACON, VALÉRIEN, RADADA, GABARROU, LIQUETTE.

RADADA.

Si monsieur et madame veulent se donner la peine.

GABARROU, entrant le premier.

Nous ne sommes pas trop en retard ?

MACON.

Nous commencions à être inquiets... (Apercevant Liquette, à part.) Liquette !

VALÉRIEN.

Il a amené Liquette!

LIQUETTE, à Gabarrou.

Présentez-moi.

GABARROU, vaguement.

Une parente... une cousine... qui veut bien m'accompagner...

MACON, à part.

Sa cousine!...

LIQUETTE, bas à Mâcon.

Ne te trouble pas.

GABARROU.

Mon neveu est ici?

MACON, troublé.

Oui... oui...

GABARROU, à Radada.

Voulez-vous le prier de venir.

RADADA, ne comprenant pas.

Votre neveu?

GABARROU.

Oui... M. Valérien Davairne...

RADADA, indiquant Valérien.

Mais...

VALÉRIEN, la poussant.

Allez donc, puisqu'on vous le dit!... Allez donc!...

RADADA, en sortant bousculée.

Est-ce que je sais, moi!

VALÉRIEN.

Je vais le prévenir moi-même.

Il sort à gauche à la suite de Radada.

MACON, à part, toujours à son idée.

Sa cousine!... (Frappé d'une idée.) Grand Dieu! c'est la cousine de mon gendre que j'ai!...

GABARROU, à Liquette.

Qu'est-ce qu'il a?

MACON, à part.

Je suis capable de me trahir... (Haut.) Je vous demanderai la permission... d'aller dans le jardin...

GABARROU.

Faites donc!

LIQUETTE.

Nécessité n'a pas de loi!

MACON, sans entendre.

... Retrouver deux collègues...

GABARROU.

Je vous en prie...

MACON, remontant, à droite, à part

Horrible!... c'est horrible!

Il disparaît.

SCÈNE XI

GABARROU, LIQUETTE.

GABARROU.

Tu vois?... tu avais peur...

LIQUETTE.

Je n'ai pas l'habitude d'aller dans le monde...

GABARROU.

Avec moi, tu peux aller partout... Le pavillon couvre la marchandise... Liquette, je suis content de toi.

LIQUETTE.

Ah?

GABARROU.

Tu n'as pas de situation, je t'en ferai une. Je t'emmène là-bas.

LIQUETTE.

En Afrique?

GABARROU.

Oui. Avant de partir, je te fais prendre des leçons de dactylographie...

LIQUETTE.

Comment que tu dis ça?

GABARROU.

Dactylographie... Tu sais bien... la machine à écrire.

LIQUETTE.

Ah! oui, cette espèce de petit piano...

GABARROU.

Tu apprendras vite... tu es adroite de tes mains.

LIQUETTE.

Surtout qu'à la rigueur, un doigt suffit...

GABARROU.

Tu me serviras de secrétaire.

LIQUETTE.

Et ça me rapportera?

GABARROU.

Ce que tu voudras... deux mille, trois mille, ce que tu voudras.

LIQUETTE, dans un élan.

Ça, c'est gentil!... (Lui sautant au cou.) Tiens, je t'aime.

GABARROU.

Moi, je ne sais pas si je t'aime, mais tu me fais un effet énorme.

LIQUETTE, l'embrassant de nouveau.

Mon chéri!

MADAME MACON, dans la coulisse.

Impossible!... Ce mariage est impossible!...

Gabarrou et Liquette se séparent.

SCÈNE XII

Les Mêmes, MADAME MACON.

MADAME MACON, elle entre furieuse, se dirigeant à droite.

Mâcon!... Mâcon!...

GABARROU, la saluant.

Madame Mâcon!... Permettez que je vous présente ma cousine, que j'ai pris la liberté...

MADAME MACON, serrant la main de Liquette.

Madame... ou mademoiselle?...

LIQUETTE.

Les deux.

MADAME MACON.

What?

GABARROU.

Oui, c'est tout un drame !... Figurez-vous ?...

MADAME MACON.

Vous me le conterez plus tard... Master Gabarrou... Je suis furious, furious!... Votre neveu est un impudique!

GABARROU.

Un impudique ?

MADAME MACON.

Pour la seconde fois, il m'a embrassée !...

GABARROU.

Mon Dieu, cela dépend dans quel esprit!...

MADAME MACON.

L'esprit était très significatif... Nous savons bien, nous autres femmes... (A Liquette.) N'est-ce pas, madame ?

LIQUETTE, très naïve.

J'ignore, madame.

GABARROU.

C'est vrai, elle ignore, la pauvre enfant!... C'est tout un drame!...

MADAME MACON.

Il m'a suivie jusque dans ma chambre... *Suddenly*, il a jeté ses bras autour de moi, et malgré mon opposition, si son ami n'était pas arrivé...

LIQUETTE, s'oubliant.

Vous y passiez !... (Se reprenant.) Vous passiez un mauvais quart d'heure!...

GABARROU.

C'est inconcevable!... Je ne peux pas croire!... Car enfin, pourquoi, pourquoi ?...

MADAME MACON.

Pourquoi, quoi ?

GABARROU.

Qui a pu le pousser à une action aussi incompréhensible ?...

MADAME MACON, un peu froissée.

Mais...

LIQUETTE.

Vous n'êtes pas galant, mon cher !... Vous n'avez pas regardé madame !

GABARROU.

Je n'ai pas regardé ?...

LIQUETTE.

Madame est assez jolie pour inspirer une passion violente !...

GABARROU.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Madame est jolie... certainement... elle a des épaules ravissantes, une carnation divine... des cheveux d'un blond... idéal ! Ah ! les blondes !... J'adore les blondes !...

MADAME MACON, un peu inquiète.

Comme son neveu !

GABARROU.

C'est que je ne suis pas un homme fini, moi, madame !...

MADAME MACON.

C'est possible, monsieur...

GABARROU.

Et il ne faut pas me dire que je ne vous trouve pas jolie, parce que...

MADAME MACON.

Calmez-vous! *Bè quiet!*

GABARROU, très excité.

Non, il ne faudrait pas me le dire, car je serais homme à vous prouver le contraire...

Il fait plusieurs pas vers madame Mâcon qui recule.

LIQUETTE, le retenant.

T'emballe pas!...

GABARROU.

Ah! c'est que...

MADAME MACON, à part.

C'est une famille satyrique!...

GABARROU.

Seulement, moi, je suis libre!... Je n'aime personne. (Liquette le pince.) Aïe!... Mon neveu, lui, adore votre fille... et alors je ne comprends pas...

MADAME MACON.

Je comprends seulement une chose... Berthe ne peut pas être épousée avec ce jeune homme... Je vais le dire à Mâcon.

GABARROU.

Je vous en prie, madame, ne dites rien à Mâcon... Attendez que j'aie eu, avec mon neveu, une explication catégorique...

MADAME MACON.

All right!... j'attendrai. (A Liquette.) Voulez-vous me tenir société madame?... Vous me direz cet drame pourquoi vous êtes en même temps dame et demoiselle.

LIQUETTE, la suivant.

Oh! c'est bien simple... J'avais épousé un mon-

sieur d'un certain âge, qui avait abusé de la vie, de sorte qu'au moment de... (Geste.) Dame! Vous comprenez que ça ne m'a pas fait plaisir?...

Elles sortent à droite, premier plan.

GABARROU, seul.

A-t-on jamais vu... ce Valérien!...

SCÈNE XIII

GABARROU, NAPOLÉON, VALÉRIEN.

NAPOLÉON, entrant, avec Valérien qui lui fait des remontrances.

En voilà du raffut pour un baiser!

GABARROU.

Alors, c'est vrai? Tu as commis cet acte insensé?

NAPOLÉON.

Pourquoi insensé?

VALÉRIEN.

Il le demande!

GABARROU.

Comment!... Tu prétends aimer mademoiselle Mâcon... tu veux l'épouser, et tu fais la cour à la belle-mère!

NAPOLÉON.

La cour? moi? Ah! non, c'est pas mon genre!... Ça m'est venu comme ça, tout d'un coup, sans que j'y pense... j'étais en train de la coiffer...

GABARROU.

Tu coiffais madame Mâcon?

NAPOLÉON, *simplement.*

Je la coiffais... Elle était assise, j'étais debout, mon regard plongeait, plongeait... et, ma foi, que voulez-vous?... j'ai vu blond !

GABARROU.

Il a vu blond !

VALÉRIEN, *navré.*

Il a vu blond !

GABARROU.

Et ta fiancée, malheureux! Tu n'as pas songé à elle ?...

NAPOLÉON, *riant.*

Dans un moment pareil!... C'te bêtise!...

GABARROU, *froissé.*

Oh! mais... un instant!... Je ne te permets pas de me parler sur ce ton !

NAPOLÉON, *à part.*

Oh! il me rase!...

VALÉRIEN, *bas.*

Faites donc attention !

GABARROU.

Tu as des façons qui ne me conviennent pas du tout!...

NAPOLÉON, *à part.*

Chéri !

GABARROU.

Tu es mal élevé, mal fagotté !

NAPOLÉON.

Ben vrai, qu'est-ce qu'il vous faut?... (*Pirouettant pour montrer son habit.*) Mon numéro un!...

GABARROU.

Si ta pauvre mère te voyait!... Elle, si fine, si gracieuse, si distinguée!... C'est à se demander si tu es vraiment son fils?

NAPOLÉON.

On est généralement l'enfant de sa mère.

GABARROU.

Ne me fais pas dire des bêtises!...

NAPOLÉON.

Pas la peine!...

GABARROU.

Ta conduite est ignoble et le mieux est de renoncer à ce mariage!...

Geste d'indifférence de Napoléon.

VALÉRIEN.

C'est impossible!... Songez au désespoir de cette jeune fille, qui aime, qui adore son fiancé!...

GABARROU.

Un fiancé qui la trompe déjà... avant la noce!... Encore si c'était après!...

VALÉRIEN.

C'est un instant d'égarement dont il se repent.

NAPOLÉON.

Oui, oui, je me repens...

GABARROU.

Madame Mâcon est exaspérée!...

VALÉRIEN.

Je vais lui expliquer... Je la supplierai d'oublier... Je me mettrai à ses genoux...

GABARROU.

Pourquoi vous et pas lui ?

NAPOLÉON.

Moi... ça ne serait pas prudent !...

GABARROU.

Tu verrais blond peut-être ?...

NAPOLÉON.

On ne sait pas !...

GABARROU.

Voilà son repentir !... (A Valérien.) Enfin, soit, allez !... Je l'ai vue entrer de ce côté. (Il indique la droite.) Tâchez de la convaincre...

VALÉRIEN.

Je la convaincrai, mon oncle.

GABARROU.

Hé ?

VALÉRIEN, se reprenant.

Son oncle, son bon oncle !... (En s'en allant.) Je la convaincrai !...

Il sort à droite.

SCÈNE XIV

NAPOLÉON, GABARROU, puis MADAME MACON, LIQUETTE et enfin BERTHE.

GABARROU.

Charmant, ce jeune homme !... Mais pourquoi m'a-t-il appelé son oncle ?

NAPOLÉON.

Sa langue a fourché !

GABARROU, à part.

C'est étrange ! (Haut.) Asseyons-nous et causons.

NAPOLÉON, sans enthousiasme.

Causons.

GABARROU.

Parle moi de ton enfance ?...

NAPOLÉON, résigné.

Si vous voulez... Je suis né à l'âge de neuf mois, je pesais huit kilogs et demi... j'étais ce qu'on appelle un bel enfant...

GABARROU.

Non.

NAPOLÉON.

Si.

GABARROU.

Je te dis que non... J'y étais...

NAPOLÉON.

Moi aussi.

GABARROU.

C'est bien, laissons cela. Parle moi de ta mère ?

NAPOLÉON, résigné.

Si vous voulez : Ma mère était fine, gracieuse, distinguée...

GABARROU.

Je viens de te le dire...

NAPOLÉON.

C'est vrai, tout de même !...

GABARROU.

Grande ou petite ?

NAPOLÉON.

Moyenne...

GABARROU.

C'est faux. Ta mère était grande, très grande!...

NAPOLÉON.

Ça dépend !...

GABARROU.

Elle était brune ou blonde ?...

NAPOLÉON.

Parfaitement...

GABARROU.

Lequel des deux ?

NAPOLÉON.

Elle était blonde...

GABARROU.

Elle était brune.

NAPOLÉON, à part.

Pas de veine !

GABARROU.

Très brune!

NAPOLÉON.

Que voulez-vous, moi, je vois blond...

GABARROU, à part.

Etrange, étrange !... (Haut.) Parle moi de ton père ?...

NAPOLÉON, résigné.

Si vous voulez. (A part.) Flattons-le!... (Haut.) Mon père était un homme dans votre genre...

GABARROU.

C'est faux !...

NAPOLÉON.

Déjà !

GABARROU.

Tu n'as pas connu ton père !...

NAPOLÉON, douloureux.

Je serais un enfant de la nature ?... Oh ! ma mère !...

GABARROU.

Tu avais six mois, quand il est mort... Tu étais encore au sein !...

NAPOLÉON.

Encore au sein !... Polisson d'enfant !

GABARROU, à part.

C'est impossible ! Ce garçon n'est pas l'enfant de ma sœur. (Subitement.) Oh ! quelle idée !... (A Napoléon.) Déshabille-toi.

NAPOLÉON.

Plaît-il ?

GABARROU, autoritaire.

Je te dis de te déshabiller.

NAPOLÉON, résigné.

Si vous voulez.

Il se déshabille en commençant par le pantalon.

GABARROU, l'arrêtant.

Pas le pantalon !... Ote ton paletot, ton gilet, ta chemise...

NAPOLÉON.

Très bien !... On va lutter !... Bravo, l'amateur !

Il se déshabille ; il n'a pas de chemise, mais simplement, sur un maillot sans manches, un plastron avec faux-col ; il a des manchettes.

GABARROU, à part.

Pendant sa grossesse, sa mère a eu envie de melon, et l'enfant est né avec une tache qui ressemble a un petit melon. (A Napoléon.) Tu dois avoir près de l'épaule un signe, une marque ?...

NAPOLÉON.

C'est ça que vous voulez voir ? Fallait le dire tout de suite.

GABARROU.

L'aurait-il ?

Napoléon est déshabillé, laissant voir sur le bras gauche un énorme tatouage allant de l'épaule au coude.

NAPOLÉON.

Voici l'objet.

GABARROU.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

NAPOLÉON, fièrement.

Un cœur traversé d'une flèche, avec cette inscription : « Armandine pour la vie ».

GABARROU.

Mais le melon ? Tu n'as pas le melon ?

NAPOLÉON.

Quel melon ?

GABARROU.

Le melon de ma sœur ?...

NAPOLÉON.

Il est fou !

Entrent de droite madame Mâcon, Liquette et Valérien.

MADAME MACON, poussant un cri.

Ah !... quelle horreur !... Schoking !.. schoking !..

Elle va pour sortir au fond.

BERTHE, entrant de gauche.

On ne dîne donc pas ?

MADAME MACON, l'entraînant.

Ne regardez pas, ne regardez pas !...

Elle pousse Berthe devant elle et toutes deux sortent au fond à droite.

SCÈNE XV

NAPOLÉON, GABARROU, LIQUETTE, VALÉRIEN, puis JOBARD et MACON.

LIQUETTE, à part.

Napoléon à poil !

VALÉRIEN.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

GABARROU, très monté.

Ça veut dire qu'on se fiche de moi... et je n'aime pas ça !... Cré bon Dieu de bon Dieu...

LIQUETTE.

Calme-toi, mon chéri.

GABARROU.

Je ne me calmerai pas. Je ne veux pas qu'on se fiche de moi ! (A Napoléon.) Vous n'êtes pas mon ne-

veu !... Qui êtes-vous ? Comment vous appelez vous ?

NAPOLÉON.

Napoléon Premié !

GABARROU, *furieux.*

Qu'est-ce qu'il a dit !... Il se paie ma tête !... Mais je vais vous flanquer une paire de claques, moi !... Et tout de suite !...

Il se précipite sur Napoléon.

LIQUETTE, *le retenant.*

Achille !

VALÉRIEN.

Mon oncle !

GABARROU, *à Valérien.*

Je vous défends de m'appeler mon oncle !... Et ce n'est pas à vous que je parle !... Pourquoi ce polisson m'a-t-il dit qu'il était mon neveu ?

NAPOLÉON.

Minute ! Faudrait d'abord me parler poliment... Et puis je ne vous ai rien dit du tout. C'est vous qui vous êtes précipité dans mes bras en m'appelant : « Mon neveu, l'enfant de ma sœur. »

GABARROU.

Et vous m'avez laissé dans l'erreur !

Jobard entre du fond à droite.

NAPOLÉON.

Pas moyen de faire autrement, Valérien m'avait donné sa collante... j'allais passer l'examen à sa place. (*A Valérien.*) Enfin... est-ce vrai ?... est-ce vrai ?... Mais dis quelque chose !...

JOBARD, à part.

Qu'ouïs-je ?

VALÉRIEN, l'apercevant et saisissant le bras de Napoléon.

Jobard !... Jobard !...

NAPOLÉON.

Jobard ?... Eh! oui, c'est lui, le bon juge !...

VALÉRIEN.

Taisez-vous, s'il entendait !...

NAPOLÉON.

Il est sourd comme un pot. (A Jobard.) Pas vrai, mon chéri, qu'on a les oreilles nickelées et qu'on peut t'en raconter, des boniments ?... C'est pas toi qui vendras la mèche !... (Jobard le regarde ahuri.) Il est gentil !... Gros bébé rose, va!... Mes compliments à ta femme et surtout ne lui fais pas d'enfants qui te ressemblent!

JOBARD, doucement.

Votre intérêt me touche, mon ami...

VALÉRIEN et NAPOLÉON.

Hein ?

JOBARD.

Et votre conseil n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, je vous en réponds !

VALÉRIEN.

Il entend !

NAPOLÉON.

Cré nom !... On l'a débouché !...

Mâcon entre, Jobard court à lui.

JOBARD.

Mon cher collègue, j'ai une communication importante à vous faire...

MAÇON.

Je suis à vous... Si vous voulez me suivre dans mon cabinet.

Il y entre.

JOBARD, avec un geste de menace à Napoléon.

Gros bébé rose!... Je vais t'en donner, fraudeur!

SCÈNE XVI

NAPOLÉON, GABARROU, VALÉRIEN, LIQUETTE, puis successivement tous les autres personnages de la pièce.

VALÉRIEN, se laissant tomber sur une chaise.

Perdu, je suis perdu!

GABARROU.

Qu'est-ce que cela veut dire?

VALÉRIEN.

Que pour épouser celle que j'aime, j'ai commis une fraude qui peut me conduire en correctionnelle, et que, par suite, mon mariage est rompu... Voilà ce que ça veut dire, mon oncle...

GABARROU.

Votre oncle?... Encore!

LIQUETTE.

Ben oui... c'est lui, ton neveu... Valérien!...

VALÉRIEN.

Et je vous demande pardon, mon oncle.

Va pour l'embrasser.

GABARROU, l'arrêtant.

Un instant!... On me l'a déjà faite... Si vous êtes mon neveu, prouvez-le moi?

VALÉRIEN.

Comment voulez-vous?...

NAPOLÉON.

Le melon, tu dois avoir le melon... (Se précipitant et le déshabillant.) Vite, faut lui montrer ça à cet homme!

VALÉRIEN.

Laissez-moi donc!... C'est insensé! dans ce salon!...

Napoléon aidé de Liquette le déshabille de force.

NAPOLÉON, pendant qu'il le déshabille.

Il paraît que ta mère pendant qu'elle était intéressante de toi a eu envie de melon... tu dois l'avoir... (Regardant le bras de Valérien.) Il a le melon!

LIQUETTE.

Il l'a!

GABARROU, ravi.

Il l'a!... Dans mes bras, mon neveu!... mon cher neveu!

Il le serre dans ses bras. Madame Mâcon entre du fond avec Caverlain et Berthe.

MADAME MACON, à la vue de Valérien faisant retourner Berthe.

Oh! schoking!

VALÉRIEN.

Madame Mâcon!... Berthe!...

Aidé de Liquette, il passe vivement son paletot dont il relève le col.

GABARROU, à madame Mâcon.

Madame, je m'étais trompé de neveu, je viens de vérifier... C'est celui-ci le vrai...

Il présente Valérien.

MADAME MACON.

Je préfère beaucoup.

NAPOLÉON, à madame Mâcon.

Merci! T'es belle tout de même!... Avec ça, j'ai toujours pas mes 2.000 balles ?...

VALÉRIEN.

Tenez, les voici...

Il lui donne des billets.

GABARROU, à Valérien à qui il a remis un bouquet et un écrin.

Ces fleurs et ce bijou à ta fiancée...

CAVERLAIN, s'approchant de Liquette.

La petite de tantôt!...

LIQUETTE, s'éloignant.

Non, mon vieux... A présent, je fais l'exportation!...

MACON, rentrant avec Jobard.

On enterrera l'affaire, sinon je me verrai forcé de dénoncer votre petite infirmité et, malgré que vous ayez l'oreille dure, on pourrait vous la fendre...

JOBARD.

Hum!... Ce sera donc pour vous êtes agréable...

NAPOLÉON, à Valérien.

Dites-donc patron, le soir de votre mariage, si

vous avez encore besoin d'un remplaçant, je suis toujours là ?...

VALÉRIEN.

Non !... Merci !...

NAPOLÉON.

Compris !... Ce jour-là, vous garderez votre collante...

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine — A. Pichat.